

ANTOINE
KIRSCH

Acid Bleed

MONKEYS
&
DEMONS



DISTRIBUÉ SOUS LICENCE
CREATIVE COMMONS BY-NC-ND



Attribution : ceux qui utilisent cette oeuvre doivent créditer son auteur, sans pour autant suggérer qu'il approuve leur utilisation ou leur donne son aval ou son soutien.

Pas d'utilisation commerciale : la reproduction et la diffusion sont autorisées, pour toute utilisation autre que commerciale.

Pas de modification : seule la reproduction et la diffusion de l'œuvre originale sont autorisées.

Prologue
20 août 1969, 3h55 am
La Ferme
Environs d'Orinda, Californie

Poings serrés, pieds plantés dans le sol poussiéreux, Morisson contemplait gravement les gueules noires des fusils alignés au fond du coffre de la Buick de Gus. Cette nuit sans sommeil aurait dû le laisser épuisé, mais il se sentait au contraire vibrant d'énergie, traversé par une force qu'il ne se connaissait pas, un courant électrique et cosmique, comme s'il était enfin intégré au flux de l'Univers, pièce tordue qui avait trouvé sa place dans le grand puzzle de la destinée. Il inspira profondément l'air nocturne. Au passage sur sa langue, il sentit les parfums des plantes environnantes, l'âcreté rosbute des chênes, la caresse douceuse des buissons de sauge, la chaleur piquante des sumacs. Un vent léger, tiède, berçait la forêt de l'autre côté du potager à l'abandon. Ce dernier avait été depuis longtemps rendu à l'état sauvage, et le foisonnement des plantes, qu'il pouvait presque *entendre* pousser, dans leur folle pulsion à reconquérir la terre, tout comme le craquement occasionnel des branches, tout comme le bruissement des feuilles qui se caressaient mutuellement sous l'aiguillon du vent en frissonnant de plaisir, tout cela s'adressait directement à son âme, la nature,

dans son langage secret, tendait vers lui ses bras végétaux pour le rassurer. Quoi qu'il arrive, Morrisson, je serai toujours là, nous serons toujours là et nous serons toujours connectés. Ce soir, sans doute, un morceau de plomb à haute vitesse traversera ta cervelle, mais ce ne sera pas la fin, ce ne sera la fin de rien, tu ne feras que revenir en mon sein pour commencer un nouveau voyage. Il sourit en retour, étendit sa conscience vers elle, vers cette présence infiniment bienveillante qui le baignait de son amour. La vie animale qui peuplait les montagnes dormait encore, pour la plupart, et il perçut leur chaleur, comme un baume dans sa poitrine. Les écureuils lovés dans les arbres creux, les oiseaux blottis dans leurs nids. Les chats sauvages et les rapaces nocturnes finissaient leur nuit de chasse et songeaient déjà à retrouver leurs tanières pour s'y abriter de la fournaise de la journée à venir. Il était avec eux, avec eux tous, à dormir sous la terre et à planer sans effort dans les airs, il se repaissait de leur conscience sans tache et sans distraction, de leur évidence, de leur certitude. Sans effort, tout en restant vivement conscient de tout ce qui se passait autour de lui et des présences humaines qui l'entouraient, et sans même se perdre lui-même, sans cesser d'habiter son souffle, miracle sans cesse renouvelé qui unissait son intérieur au monde extérieur, Morrisson étendit ses perceptions plus loin encore, jusqu'à sentir dans ses narines les picotements des premiers embruns de l'Océan Pacifique qui déroulait sa houle dans la Baie à dix kilomètres de là. Il resta suspendu dans cet instant, son esprit rayonnant sur un espace de dizaines de kilomètres carrés dans lesquels chaque mouvement de sève, chaque goutte d'eau, chaque battement de cœur lui apportait sa force, son calme, sa résolution.

Mo sentit alors plus qu'il ne vit Gus se tourner vers lui. Le flic irradiait une force brute, animale, et une détermination sans faille. Mais lui aussi était en paix, en harmonie. Il désigna du menton les armes à feu.

– Il va falloir s'en servir, cette fois, Mo. Et s'en servir pour tuer. Tu pourras faire ça ?

Mo perçut dans cette seule phrase tous les sentiments négatifs que Gus avait pu éprouver pour lui à travers les années, le désaccord de principe avec le scientifique idéaliste, pacifiste et non-violent, la méfiance pour le lâche qui avait toujours sacrifié à ses idées — ou pire, à sa propre survie — les individus de son entourage, le dégoût, probablement, pour la tête d'acide qui n'avait jamais eu la force de faire face aux victimes de ses mauvais comportements, préférant s'abîmer toujours plus profondément dans les gouffres de ses échappatoires chimiques. Il ne lui en voulait pas, il comprenait, il pardonnait. Tout ceci était mérité, amplement. Mais tout ceci était également révolu, loin derrière eux, et il comptait le prouver sans attendre, par le don de sa vie si cela s'avérait nécessaire. Il saisit un M16 et l'arma d'un geste sûr.

— Les G-Men qui nous escortaient au Nam m'ont appris à faire ça, ouais. Ça s'oublie pas.

Gus ne répondit pas, mais Mo crut sentir ses appréhensions disparaître. Les sentiments des personnes qui l'entouraient lui paraissaient à présent évidents, clairement affichés sur leurs visages, dans leurs gestes, dans les modulations de leur respiration. Il était possible qu'il se trompe et qu'il ne fît que projeter ce qu'il les imaginait ressentir. Mais l'expérience de la nuit passée avait conféré à sa vision une clarté et une évidence qui laissait peu de place au doute. Il replaça le fusil dans le coffre et le referma. Visible à travers la vitre arrière, Lucy était déjà assise à l'intérieur de la voiture. Elle portait comme toujours ses vêtements amples et la casquette informe qui cachait en partie ses traits. Mais c'était probablement par la force de l'habitude, et non plus comme avant pour masquer les difformités de son corps et de son visage. Gus et Mo les avaient déjà vues et les avaient acceptées. Et si, comme Mo le supposait, elle avait connu la même métamorphose que lui au cours de la nuit, elle ne se souciait probablement plus du regard des autres. Sans compter que les pensées de la fillette devaient être bien éloignées de ces considérations, au vu de l'épreuve qui l'attendait, elle plus que tous les autres. Elle rayonnait de pure terreur. Elle s'était certes résolue à affronter celui qui l'avait

faite telle qu'elle était, celui qu'elle avait si longtemps appelé « Père », mais elle peinait à contenir la peur qu'elle avait été conditionnée à ressentir en sa présence pendant la plus grande partie de sa courte existence. Toutefois, la vie de Carla était en jeu, et Lucy était prête à surmonter ses vieux démons, à aller jusqu'au fond des Enfers, pour sauver celle qui avait tant fait pour l'aider.

Enfin, Rainbow sortit du bâtiment principal de la Ferme, complétant leur étrange quatuor. Morrisson, le grand Noir efflanqué, aux traits tirés, marqués par des années de prise de drogue; Gus, le flic trapu à la tignasse d'Irlandais, la mâchoire carrée, sa silhouette musculeuse enserrée dans un costume bon marché; Lucy, l'adolescente perdue dans ses vêtements trop grands, cachée derrière le textile et l'épaisse frange de cheveux rabattue sur son visage; et Rainbow, qui défiait toute description. La mémoire de Morrisson voulait qu'il vît une jeune fille blonde, aux cheveux longs et aux traits d'une douceur angélique, au regard un peu perdu, un peu triste peut-être. Celle qu'il avait rencontrée il y a quelques mois à peine, et qu'il avait alors jugée faible et influençable. Ses yeux peinaient à retrouver cette image dans la réalité qui leur faisait face, et lui envoyaient des signaux différents, confus, comme si son souvenir de l'apparence de Rainbow n'était qu'un image sur du papier trop fin, tendu devant une lumière incandescente. Elle s'approcha de lui sans sembler déranger l'air qu'elle traversait, et posa la main sur son épaule. Il sentit ses dernières appréhensions se lever. Elle le regarda, lui sourit, et dit simplement :

– Il est temps.

Gus prit le volant, Mo à ses côtés, tandis que Rainbow s'assit à l'arrière avec Lucy. Le flic eut un sourire mauvais, à la fois cruel et jubilant, avant d'enfoncer la pédale d'accélérateur.

– Allons buter du singe.

MONKEYS & DEMONS

1.1

Octobre 1955 à septembre 1958

Chapitre 1
23 octobre 1955, 3h42 pm
Université de Berkeley, Californie

Encore un de ces moments qui devraient me remplir de fierté, pensa Morrisson.

Pardon, le *docteur* Morrisson. *Docteur* Morrisson.

L'encre sur son diplôme n'était pas encore sèche, il lui arrivait d'oublier qu'il avait gagné ce titre, à la sueur de son front, à la force de ses mains, vraiment, en luttant contre tant d'adversaires visibles et invisibles que les gens qui le crurent capable d'en sortir victorieux se comptaient sur les doigts d'une main.

Et pourtant, voilà, dans ce qui devait être un instant de gloire, un vol sur les ailes de Pégase, une récompense pour le sang, la sueur et les larmes, il ne trouvait dans son cœur qu'amer-tume et mépris. Dans le large fauteuil carré en face de lui, écrasant de sa masse molle les confortables coussins gainés de cuir marron, le journaliste envoyé par le magazine *Science* fumait, jambes croisées, main droite ne tenant que mollement son stylo au-dessus du bloc-notes posé sur l'accoudoir, comme s'il savait d'avance qu'il n'aurait rien d'intéressant à y écrire. En face de lui, raide et électrique, Morrisson cherchait un moyen de briser la glace, peut-être de retourner la situation à son avantage, son regard voletant nerveusement dans la pièce comme s'il espérait y

trouver un renfort inespéré. Mais son esprit ne faisait que noter l'environnement où il se trouvait : murs crème, parquet impeccablement ciré, lourds rideaux encadrant de hautes fenêtres qui donnaient sur les pelouses impeccablement entretenues, le mobilier flambant neuf... À travers le lourd silence tendu qui pesait sur les deux hommes, on entendait poindre de l'extérieur le bruit des outils des jardiniers entretenant les espaces verts, l'occasionnel bavardage des hommes à tout faire, et il percevait, il ne reconnaissait que trop bien leur lourd accent, il savait que sa place était avec eux. Quel espoir avait-il eu de s'intégrer ici ? Baissant les yeux sur ses cuisses, il vit son pantalon, pensa aux mois de sacrifices que sa mère avait consentis pour pouvoir lui offrir ce costume, à l'émotion avec laquelle elle le lui avait offert pour « qu'il soit aussi beau que les autres » à sa soutenance de thèse. Et malgré ça, et malgré ces années à faire taire la voix intérieure qui lui criait son irrémédiable différence, il en était revenu là, il se sentait encore une fois comme une tache de café sur une nappe blanche. La violence des préjugés dont il savait son interlocuteur pétri, l'injustice cuisante de cette situation, l'avaient frappé de plein fouet, redescendu de la tour de ses illusions. Tout autre que lui, avec ses capacités intellectuelles, tout autre qui eût sacrifié sa jeunesse à ses études, au point d'obtenir à 23 ans seulement un double doctorat de chimie et d'anthropologie de la prestigieuse Université de Californie, aurait eu droit au respect, si ce n'est à l'admiration. Tout autre que lui aurait vu les portes des entreprises et des labos de recherche s'ouvrir devant lui, au lieu de devoir se préparer à de nouvelles batailles pour la reconnaissance de ses travaux. Tout autre que lui, à condition qu'il fût blanc.

Les nombreuses disputes avec son frère, disputes cruelles, incessantes, insolubles, remontaient à la surface de son esprit. Teddy, de trois ans son cadet, soutenait que la communauté Noire —le qualificatif lui faisait serrer les dents, il insistait pour que Mo dise « gens de couleur »— ne devait rien espérer du système, ne compter que sur elle-même, se fermer et vivre en vase clos. Mais le futur Dr Morrisson, déjà bravache, déjà entêté et déjà brillant, avait décidé de prendre la direction diamétra-

lement opposée. Par la grâce d'une intelligence hors-normes, il avait abattu les barrières du ghetto, pénétrant au cœur de l'hégémonie blanche, bien décidé à faire ravalier ses parti-pris racistes à l'ensemble du monde académique. Deux méthodes radicalement différentes, mais au fond, une même volonté, une même revanche à prendre sur ces nouveaux esclavagistes, qui asservissaient leurs semblables avec des chaînes invisibles, économiques et sociales, encore plus efficaces que celles que traînaient au pied leurs ancêtres, moins d'un siècle plus tôt. Les disputes étaient nées à l'adolescence, les avaient portés jusqu'à l'âge adulte, les avaient tenus séparés depuis. Morrisson n'avait pas parlé à son frère depuis deux ans. Il ne savait pas si la forme de lutte que Teddy avait choisie avait porté ses fruits, ou lui avait procuré la moindre victoire. Il en doutait. Son frère ne se serait sans doute pas privé de venir parader devant lui si ça avait été le cas. Mo ne s'y intéressait guère, à dire vrai, même s'il savait que de plus en plus de Noirs se ralliaient à cette vision de la société. Quant à lui, il avait connu des triomphes enivrants, éblouissant ses professeurs, brûlant les étapes et se précipitant comme un bolide vers une carrière qui s'annonçait spectaculaire. Sauf que régulièrement, il se heurtait à des individus comme celui présentement assis en face de lui, qui lui faisaient l'effet d'une douche glacée. Il y avait ceux qui lui signifiaient qu'il n'était qu'une exception, que sa réussite ne contredisait en rien l'infériorité générale de son peuple. Et il y avait ceux, pires encore, qui ne lui attribuaient pas même le mérite de ses propres succès, qui balayaient ses accomplissements d'un revers méprisant de la main, à la simple vue de la couleur de sa peau. C'était le cas de ce soi-disant journaliste, qui avait clairement été envoyé à sa rencontre en méconnaissance de cause, ou contre son gré. Il était entré dans la salle de réunion, s'était raidi à la vue de l'homme qu'il devait interviewer, et s'était assis en faisant mine de ne pas apercevoir la main tendue de Morrisson. Ce dernier avait également noté que le doyen de l'Université n'avait pas pris la peine de venir assister à l'entretien, comme cela se faisait couramment, ni même de déléguer l'un de ses subordonnés. Il s'était trouvé seul face au reporter hostile, dans la salle cossue

meublées de fauteuils de cuir et de meubles en bois sombre, qui lui avait soudain paru vide et froide. Le message était clair : on devait bien le tolérer dans les murs de l'institution, puisqu'on ne trouvait aucune raison valable de l'en expulser, mais il ne devait pas compter sur le moindre soutien de la part de son administration, ni même s'attendre à ce qu'elle s'affichât publiquement à ses côtés. À lui de faire ses preuves ; le jour où les récompenses tomberaient, il serait toujours temps pour l'Université d'en réclamer sa part.

– On m'a dit que vous êtes un des plus jeunes diplômés de cette Université. Mon rédacteur en chef veut un article sur votre parcours et vos projets.

D'un ton las, fatigué, de la voix de celui qui doit s'exécuter d'une tâche ennuyeuse, mais sans trouver moyen d'y couper. Sans croiser son regard, sans laisser le moindre doute sur le fait qu'il estimait que tout ceci n'était qu'une perte de temps. Morrisson ne prit pas la peine de répondre. Il se connaissait, savait exactement comment il allait réagir. À la haine, au mépris, il répondrait par la provocation. Jeter à la face de ce gardien de l'ordre établi, de ce suppôt de la hiérarchie des races, de l'hégémonie de l'argent, la plus énorme des horreurs, la plus répugnante des idées, celle qui le poussait en avant depuis toutes ces années, qui le préservait tant bien que mal de l'amertume, l'idée maîtresse de sa Révolution.

– Votre thèse portait sur... « La modification des comportements humains innés par le biais des substances psychoactives. » Franchement, vous pensez pouvoir accomplir quoi, dans cette voie ?

Morrisson eut un petit sourire satisfait. L'occasion lui était offerte sur un plateau d'argent.

– Oh, juste une redéfinition de la nature humaine à l'échelle mondiale, pour commencer.

L'autre leva les yeux, éberlué, sa bouche entr'ouverte donnant un air encore plus stupide à son visage mou, ce qui suffit à élargir le sourire du jeune prodige. Il décida d'enfoncer le clou dans le cercueil.

– Mettre au point un composé chimique qui permette d'éradiquer définitivement les pulsions violentes d'un individu, pour faire de lui un être fondamentalement pacifiste. Puis assurer la diffusion globale de ce composé pour offrir à la planète la seule chose que la race humaine n'a jamais été en mesure de créer : la Paix Universelle. Plus de guerres, plus de conflits, même la volonté de dominer son prochain sous prétexte d'une quelconque supériorité biologique disparaîtrait. Si vous avez besoin d'une formule choc pour votre article, je vous l'offre : changer l'humanité pour changer le monde.

Le journaliste le regardait toujours avec la même expression stupéfaite. Il ne prenait même pas la peine de noter quoi que ce soit. Peu de chances qu'il oublie un mot de ce que ce Nègre arrogant venait de lui jeter à la face, de toutes façons.

– J'ai déjà plusieurs pistes très prometteuses. Nous avons commencé à les tester sur des patients atteints de maladies mentales les poussant à des comportements violents.

Il se pencha vers lui avec son sourire le plus ironique.

– Je suppose que vous seriez intéressé par les détails ?

Mais la main grasse de l'homme, ornée de la chevalière d'une des fraternités étudiantes qui avait refusé la demande d'adhésion de Morrisson, avait déjà refermé le bloc-notes.

– Ça ne sera pas nécessaire. Je crois que j'en ai assez pour l'instant.

Avec une vivacité que n'aurait pas laissé soupçonner sa corpulence, le journaliste rassembla ses affaires et se dirigea vers la porte sans plus de cérémonies, sans un regard en arrière.

– Soyez assuré que nous suivrons votre carrière avec beaucoup d'attention.

Et sur cette déclaration qui pouvait tenir autant de la banalité proférée sans la moindre sincérité que de la menace, il quitta la pièce. Morrisson soupira. Il avait sans doute manqué de prudence en dévoilant si tôt le but final de ses recherches, qu'il avait jusque là tenu secret même à ses pairs et ses professeurs. La réaction de l'homme en avait valu la peine, bien sûr, dans la chaleur du moment, mais s'il l'avait un tant soit peu pris au sérieux, Mo risquait d'avoir déclenché une réaction en

chaîne qui pourrait soulever des obstacles supplémentaires sur sa route. Une route qui s'annonçait déjà suffisamment ardue en soi. Du journaliste à son rédacteur en chef, de celui-ci au Conseil d'Administration de l'Université, au Gouverneur, aux agences fédérales, aux lobbys industriels et militaires, l'incendie pouvait se propager rapidement dans les réseaux des gardiens du statu quo, le grand complexe du fric et de la peau blanche, et il verrait alors se dresser devant lui une barrière de feu infranchissable.

Il soupira, desserra le nœud de sa cravate, fouilla dans la poche de poitrine de son costume bon marché, et en tira un joint. Le simple fait d'allumer la cigarette de marijuana dans les locaux de l'Université lui vaudrait une expulsion plus sûrement et rapidement que les machinations de ses éventuels nouveaux ennemis. Mais pour l'heure, il était assis dans un bon fauteuil et personne ne viendrait le déranger avant un moment. Il la porta à ses lèvres et l'alluma, se disant que s'il devait partir en fumée, autant que ce soit dans celle des meilleures colitas mexicaines.

Chapitre 2
24 mai 1957, 9h37 pm
Quartier de North Beach
San Francisco, Californie

Mo passa machinalement le doigt dans le col entr'ouvert de sa chemise. Il ne portait plus de cravate depuis plus de deux ans, mais il avait encore l'impression de sentir sur son cou la morsure de cette laisse si longtemps portée. Son esprit vagabondait, musant sur l'incroyable signification sociale de ce simple morceau de tissu, sur la portée de ce nœud coulant, sur le compromis qu'il avait eu l'impression de faire en l'acceptant, et sur les piètres résultats que son sacrifice avait donné. Il avait porté l'habit, mais cela n'avait pas fait de lui un moine. D'ailleurs, l'indifférence qu'il avait rencontrée quand il avait décidé de céder son effort vestimentaire lui avait clairement montré que rien ne pourrait jamais réellement le faire accepter dans la communauté scientifique. Il avait dès lors décidé de s'éloigner du campus, de ses codes et de ses jeux sociaux dont il ne sortirait pas vainqueur, et s'était établi dans ce quartier, entouré de librairies, de cafés et de tout ce que la ville comptait d'intellectuels bohèmes, de poètes fauchés et de musiciens folk. Il parvint devant la porte de son appartement, au premier et dernier étage d'une des nombreuses maisons en bois peint du quartier. Elle

n'était pas verrouillée; elle ne l'était jamais. À toute heure du jour et de la nuit, les amis de Mo savaient qu'ils pouvaient venir librement, trouver un repas s'il avait pensé à remplir le frigo, un lieu pour dormir quand le besoin s'en faisait sentir, ou se servir dans le bocal de capsules de LSD que le chimiste laissait en évidence sur la table basse du salon. Ceux qui le pouvaient étaient libres de laisser quelques dollars dans un autre bocal posé tout à côté. Il aurait aimé en faire autant avec un bocal de psilocibine, de mescaline, ou simplement de marijuana, mais le LSD avait le gros avantage d'être légal, et bon marché, puisqu'il le produisait lui-même dans le laboratoire de l'Université. Le bocal de LSD se vidait rapidement. Le bocal d'argent se remplissait lentement. Il n'en concevait pas d'amertume : il avait la chance d'avoir un salaire régulier, il trouvait tout-à-fait normal d'en faire profiter ses amis. Et cette généreuse distribution faisait aussi partie de son plan pour changer le monde. Plus ce dernier compterait d'esprits éclairés, illuminés, plus facile serait le chemin vers le Nouvel Âge de l'Humanité. En rentrant de sa journée de travail, il lui arrivait souvent de trouver l'un ou l'autre de son cercle de connaissances, en plein trip, vautré sur le canapé défoncé ou assis sur le tapis. Il le rejoignait s'il s'en sentait l'énergie, pour explorer ensemble les mondes cachés derrière les portes de la perception. Ou encore, ils passaient la soirée à parler de leurs expériences passées ou plus volontiers du futur, de leurs voyages intérieurs ou dans le monde extérieur, d'Art, de paix, de philosophie orientale et de la Révolution, mondiale et pacifique, qu'ils étaient persuadés de voir se réaliser prochainement.

Toutefois, quand il rentra ce soir-là, ce n'était pas un de ces bohémiens qui l'attendait, mais, comme il l'avait espéré, Amanda. Un sourire naquit spontanément sur ses lèvres. Beaucoup de femmes gravitaient autour de lui; il était séduisant, charismatique, potentiellement célèbre. Beaucoup de Blanches, d'ailleurs, riches, oisives, curieuses de goûter le frisson d'une nuit avec ce Noir si atypique. La bonne société (ou du moins ses épouses désœuvrées) se piquaient de fréquenter les beatniks, assistait aux lectures de leurs poèmes hallucinés, hochait la tête

aux vernissages de leurs expositions de tableaux couverts d'éclaboussures de peinture. Et les plus aventureuses poussaient l'audace jusqu'à s'offrir quelques artistes dans leur lit. Mo n'était pas au goût de toutes, mais les meneuses de la meute l'avaient pris dans leur ligne de mire. Il leur offrait parfois ses faveurs, par faiblesse ou par ennui, aussi parce que ces quelques moments d'intimité stimulaient leur générosité, et que leurs libéralités, bien plus importantes que son salaire ou les dons aléatoires dans le bocal, lui permettaient de soutenir ses amis dans leurs différentes entreprises artistiques. Amanda n'entrait pas dans cette catégorie. Elle était une simple travailleuse Noire, serveuse au Caffè Trieste où Mo et ses amis se réunissaient parfois. Elle s'était timidement rapprochée d'eux, de Morrisson, en tous cas. Elle semblait fascinée, irrésistiblement attirée par son intelligence brillante, son aisance au milieu de tous ces Blancs, alors que pour sa part, elle se sentait encore souvent prise en faute à évoluer dans leur monde, fût-ce pour leur servir du café, comme un enfant qui se lève la nuit pour observer depuis l'ombre la vie de ses parents après son coucher. Petit à petit, ils avaient échangé quelques mots, et quand il était seul, elle s'installait parfois à sa table pour discuter pendant son temps de pause. Il avait tenté de l'aider à se libérer de son complexe d'infériorité, à s'épanouir, à assumer son identité de Noire Américaine, sans honte ni culpabilité. Il avait pris goût à sa présence, à sentir se poser sur lui ses yeux ronds, pleins de candeur et d'ingénuité, il avait aimé plus que de raison se sentir apprécié non pour ses accomplissements académiques, mais pour sa personnalité, son assurance, sa foi. Il l'avait vu se transformer, se redresser, fleurir, cesser de lisser ses cheveux et leur rendre leur liberté, donner la pleine mesure de sa beauté naturelle. Et spontanément, sans qu'aucun d'eux ne sache vraiment à quel moment leur relation avait basculée, ils étaient devenus amants. Amants charnels, sans engagement, sans obligations, sans reproches. Elle savait qu'elle n'était pas la seule, mais cela lui convenait. Elle venait à peine de découvrir du bout des lèvres le goût de la liberté, elle ne voulait pas se créer de nouvelles entraves pour le moment.

Et aujourd'hui, comme cela arrivait de plus en plus souvent, elle l'attendait chez lui, faisant les cent pas dans l'amoncellement de livres, de bibelots africains et orientaux, de dessins et peintures sans cadres, de bouteilles vides et de cendriers pleins, qui occupait presque tout l'espace de son petit appartement. À son arrivée, elle se jeta presque sur lui pour lui déclarer qu'elle voulait s'aventurer un peu plus loin encore dans cette liberté. Après avoir écouté à distance cette troupe extraordinaire d'explorateurs de l'inconscient, après avoir assisté de l'extérieur à leurs voyages intérieurs, elle souhaitait à présent bénéficier elle aussi des clés des portes de la perception, que Mo distribuait si généreusement autour de lui. Elle avait entr'aperçu qui elle était réellement, elle voulait à présent plonger à sa propre recherche.

Morrisson l'écouta exposer son projet. Il ne paraissait pas totalement convaincu.

– Écoute, bébé, je peux comprendre que de l'extérieur, ça ressemble à une promenade de santé... On gobe une pilule magique et on voit de jolies couleurs. Mais c'est pas toujours aussi simple. Tu cherches quoi, exactement, dans tout ça ?

Amanda baissa les yeux. Elle savait qu'il ne se contenterait pas d'un discours pour la forme, qu'il était inutile de tenter de lui dire ce qu'il voulait entendre. Mais la véritable motivation de sa requête était si profonde, si intime, qu'elle avait du mal à se la formuler à elle-même, plus encore à quelqu'un d'autre. Elle regardait fixement le bout de ses pieds, jouait avec les bagues de pacotille qui ornaient ses longs doigts.

– Je... Ils...

Elle prit une profonde inspiration.

– Ils ont envoyé un chien dans l'espace.

Elle sentait les yeux de son amant peser sur elle, mais n'eut pas le courage d'affronter son regard. Elle continua de fixer ses chaussures.

– Mes parents... Je t'ai parlé d'eux... Je ne leur fais pas de reproches, mais ils m'ont élevé dans l'idée que je devais... Tu vois, faire quelques études, trouver un travail, si possible un peu mieux payé que le leur, me marier, faire des enfants, et puis m'asseoir en attendant la mort. Je ne leur en veux pas, vraiment,

ils n'ont pas connu beaucoup plus, ils ont vécu sans espoir... Mais les temps ont changé, les temps changent encore, et tellement vite !

Son débit s'accélérait. Elle fixait le mur derrière Mo, parlait sans reprendre son souffle.

– Le monde d'il y a dix ans ne pouvait pas imaginer ce que serait celui d'aujourd'hui, et nous-mêmes pouvons à peine deviner ce qu'il sera devenu dans cinq ans. *Ils ont envoyé un putain de chien dans l'espace !* Je peux pas... Je peux *plus* me contenter de cette vie, cette toute petite vie, quand je sais tout ce qu'elle pourrait m'offrir, tout ce qu'il me reste à découvrir et à explorer ! Je peux être plus, je dois être plus que... que ça !

Elle se tut, le souffle court, le cœur battant. La main de Mo vint se poser sur son genou. Elle osa enfin croiser ses yeux et vit qu'il la regardait avec un sourire plein de tendresse. Sans dire un mot, il prit le bocal contenant les capsules de LSD sur la table basse, l'ouvrit et le lui tendit. Elle en prit une, hésita une fraction de seconde, l'avala avec une gorgée d'eau. Elle s'installa ensuite confortablement, en attendant que l'acide fasse effet. Mo était à ses côtés et s'apprêtait à la guider dans son premier trip. Pour l'instant, il se contentait de lui parler doucement, calmement, tandis qu'elle sentait croître sa nervosité à mesure que le moment fatidique approchait. Il essayait d'aiguiller la conversation vers des sujets rassurants, qui la mettraient de bonne humeur. Il lui avait par le passé déjà expliqué à de nombreuses reprises l'importance de l'environnement et de l'entourage pour le bon déroulement d'un trip. Mais il semblait tâtonner un peu, réaliser qu'il ne connaissait finalement pas grand-chose de la vie de sa concubine occasionnelle. Ne parvenant pas toujours à décrypter ses réactions émotionnelles aux anecdotes de son enfance, il se rabattit sur ce qu'il connaissait, et l'interrogea sur ses sensations physiques, la scrutant pour déceler les premiers signes physiologiques du trip : accélération du rythme cardiaque et respiratoire, dilatation des pupilles... Son œil exercé ne manquait aucun indice, aussi ténu soit-il.

– Tu te sens partir, bébé ?

Amanda elle-même n'avait pas perçu le début du trip. Une légère angoisse gonflait dans son cœur, dont elle ne pouvait identifier la source. Elle se sentait agitée, anxieuse, voulut se lever pour s'assurer qu'elle était bien en sécurité. Mais Mo posa la main sur les siennes, rassurant.

– Ne lutte pas. Laisse-toi envahir, laisse-toi porter.

Elle tourna la tête pour lui répondre et lui faire part de ses inquiétudes, mais remarqua que les flammes des bougies qui éclairaient la pièce laissaient des traînées éblouissantes dans son champ de vision. Ça la fit rire, sans qu'elle sût pourquoi. Elle prit une profonde inspiration et sentit le temps se dilater dans sa poitrine. L'air se changea dans ses poumons en fleurs odorantes qui lui distribuait force et bien-être. Du miel coulait dans ses veines. Dans le même instant, elle perçut avec précision les frontières de son être, de son esprit, et les sentit disparaître tandis que sa conscience déployait ses ailes. Mo était toujours à ses côtés, l'interrogeait sans relâche sur ses sensations. Elle appréciait sa présence, musquée et saline, mais l'idée de lui parler, de tenter de lui expliquer ce qu'elle ressentait, emprisonner dans des mots de papier cigarette les papillons de feu, lui parut soudain ridicule. Les mots étaient faibles, mots dérisoires, pour appréhender l'immensité de l'expérience qu'elle vivait à présent. La voix de Morrisson, rouge profond, elle était bien là, un fil de soie menant au monde, mais comme étouffée, sa voix étouffée, lointaine, peinant à se frayer un chemin à travers l'aveuglante gelée lumineuse qui émanait des bougies. Fermant les paupières, elle tenta de tourner son regard vers l'intérieur de son esprit, comme Mo le lui avait conseillé avant le début du trip. Elle se souvenait de cette conversation, c'était il y a une heure, il y a un an. C'était dans son enfance, dans son présent, dans son avenir. Des couleurs explosèrent en fragments géométriques derrière ses paupières closes, tournant de plus de en plus vite, traçant des motifs sans cesse renouvelés, sans cesse plus complexes. Triangles jaunes, triangles rouges, triangles orange, qui tout à la fois devaient cercles et carrés, dansaient, s'interpénétraient, se caressaient et explosaient dans une jouissance mathématique assourdissante. Elle s'abandonna pendant ce qui

lui sembla une éternité à cette danse hypnotique, extatique. Il lui semblait redécouvrir à chaque instant, avec l'émerveillement d'un enfant, chaque forme, chaque ligne, comme si elles se transformaient en permanence pour lui révéler un aspect d'elles qu'elle ne connaissait pas encore, une nouvelle dimension, sans cesse, sans fin, sans jamais recommencer. Chaque couleur s'associa à un souvenir de son existence passée, Amanda rit, Amanda pleure, ravivant une mémoire enfouie, Amanda court derrière le bus, Amanda tombe amoureuse, jusqu'à ce que sa vie entière, Amanda n'y arrivera jamais, Amanda ne devrait pas, et toutes les émotions qu'elle y avait ressenti s'étaient étalées devant elle comme un kaléidoscope, Amanda pleure, Amanda rit. Les formes cessèrent de tourner, pivotèrent et prirent de la profondeur, de la hauteur, s'étirèrent pour se muer en piliers, en voûtes cristallines rayonnantes translucides étourdissantes d'une hauteur qu'elle ne parvenait pas à évaluer, points de fuite vers l'infini. Regardant vers le bas, elle n'en vit pas non plus les bases, il n'y avait ni sol ni plafond, juste deux infinis qui l'invitaient au voyage. Bien que la conscience de son corps ne fut qu'un lointain souvenir, elle pensait qu'elle devait flotter, dans un liquide plus épais que l'eau, tiède et rassurant. Elle savait, sans que nul ait besoin de le lui dire, que la nef lumineuse, palpitante, aux chaudes vibrations organiques, où elle se trouvait n'était que la première salle d'un château englouti qui attendait sa visite, d'un royaume nouveau labyrinthe dédale qui lui ouvrait ses portes. Une contrée inexplorée, fermée à tous sauf à elle, un lieu où elle serait elle-même, sans aucun qualificatif, Amanda, juste Amanda, où nul ne pouvait se permettre de la définir, de l'enfermer dans une case, un tiroir, un mot. Où elle était, purement, simplement, réduite à son essence.

Elle sourit, et plongeait plus profond.

Chapitre 3

5 décembre 1957, Siège de la CIA, Langley, Virginie

Un silence de cathédrale régnait dans le couloir. Ed Patterson y avançait à pas mesurés, comme un prêtre remontant l'allée sous les yeux de ses paroissiens, conscient sans avoir à les regarder des portes fermées qui encadraient son passage. Il était dans la maison de sa foi, de son sacerdoce, de son dieu. Il avait donné sa vie au Gouvernement, au Renseignement, au Secret, vivait dans une seule valise, sans famille, sans amis, sans attaches, et jamais il n'avait regretté son choix. Derrière chacun de ces panneaux de bois, des opérations secrètes se tramaient, des complots se jouaient ou se déjouaient, l'avenir du monde au cœur des enjeux. Ed avait toujours été fasciné par le contraste entre l'atmosphère feutrée des bureaux de l'Agence et la charge énorme d'informations, de secrets et de tensions invisibles qu'il sentait vibrer dans l'air. Il était dans le cerveau même de la nation, les hommes qui peuplaient ces locaux en étaient les neurones, et il ressentait leurs idées, leurs paroles, leurs appels téléphoniques comme des décharges électriques faisant circuler les ordres, les volontés de synapse en synapse pour que l'organisme agisse dans le sens qui lui serait le plus profitable. Il venait

rarement ici. Il faisait partie du même système, bien sûr, mais il n'était pas un des rouages du cerveau. S'il avait fallu pousser la métaphore, il aurait sans doute été un simple neurotransmetteur, un agent exécutant de l'organe pensant. Quelque chose comme ça. Ses connaissances en biologie étaient trop limitées pour qu'il en soit certain. Il savait en tous cas que sa place n'était pas dans un fauteuil. Il servait mieux l'organisme avec les mains dans la boue.

Il parvint finalement à la porte qui l'intéressait. Frappa une fois, patienta. Il entendit le bruit de papiers que l'on rassemblait, d'un tiroir qui s'ouvrait et se refermait. Il sourit. La confiance n'était pas de mise ici, les informations devaient rester strictement cloisonnées. Une chaise fut déplacée, et la porte s'ouvrit sur un quinquagénaire barbu aux traits et au corps mou, le visage mangé par d'épaisses lunettes aux verres carrés enchassés dans une monture en écaille. Il tendit la main en plantant les yeux dans ceux de son vis-à-vis. En contradiction avec son aspect globalement inoffensif, son regard incisif sembla pénétrer Ed jusqu'aux tréfonds de sa cervelle.

– Ed Patterson. Nous avons rendez-vous pour un briefing.

L'analyste jeta un regard furtif au badge d'identification sur la poitrine d'Ed avant de l'inviter à l'intérieur avec un sourire courtois.

– Entrez, entrez, installez-vous. Je peux vous proposer un café ?

Ed se détendit, enleva son manteau d'hiver et l'accrocha à la patère derrière la porte.

– Avec plaisir. Pas évident de trouver un café décent au Japon. C'est sans doute ce qui me manque le plus.

L'analyste passa derrière son bureau sur lequel aucun papier ni dossier n'était visible. Il pressa le bouton de l'interphone et s'adressa à une secrétaire invisible.

– Crystal, apportez-nous deux cafés, s'il-vous-plaît.

Ed s'installa confortablement dans un des fauteuils qui faisaient face au bureau. Il se demanda s'il était nécessaire de poursuivre dans les amabilités. Il balaya rapidement l'environnement. Pas de cadres aux murs, ni de photos sur le bureau.

Un bloc-notes en papier jaune, réglementaire, un stylo-bille jetable. L'homme venait ici pour travailler, et y consacrait la totalité de son attention et de son énergie. Inutile de se perdre en circonvolutions.

– Je vous écoute, monsieur.

– Appelez-moi Albert, je vous en prie... Depuis combien de temps êtes-vous en poste au Japon, Ed ?

– Depuis la fin de la guerre.

– Je vois. Et vos attributions sur place ?

Ed lui jeta un regard méfiant. Il semblait peu probable que Van Dyke le reçoive sans avoir compulsé son dossier. On frappa doucement à la porte et sur un mot de l'analyste, une femme entre deux âges entra avec leurs cafés, traînant derrière elle un arôme prometteur. Ed en profita pour se faire une idée sur le petit jeu de son collègue. Ses questions n'étaient sans doute qu'une façon détournée d'en arriver à la vraie raison de sa présence. Il décida de jouer le jeu.

– Essentiellement du transfert de connaissances. Récupérer les informations potentiellement intéressantes et les rapatrier à la maison mère. Et diverses tâches accessoires, quand le besoin s'en fait sentir.

Van Dyke le regarda sans rien dire, les jambes croisées, jouant distraitemment avec son stylo. Confiant dans sa première analyse, Ed décida de brusquer un peu le rythme de la conversation.

– Écoutez, Albert... On ne m'a pas fait venir de l'autre côté du monde pour faire un bilan de compétences. J'ai cru comprendre que j'allais changer d'affectation. Je pars au Moyen-Orient, c'est ça ?

– Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Ed eut un petit rire moqueur.

– Tout le monde s'y donne rendez-vous, ces derniers temps. C'est la priorité numéro un de la présidence. Empêcher l'avancée du communisme dans les pays arabes par tous les moyens possibles.

Van Dyke décroisa les jambes, se pencha en avant et le toisa gravement.

– Vous n’êtes pas d’accord avec cette politique ?

– Bien sûr que si. Mais les cartes bougent tellement vite dans cette région que j’ai l’impression de regarder un jeu de bonneteau dans une allée sombre. Et je pense que nos chances de trouver la dame de cœur sont à peu près aussi illusoire, la partie tout aussi truquée, peu importe la somme que nous poserons sur la table.

– Les arabes finiront bien par réaliser qu’ils ont tout avantage à s’aligner avec le monde libre.

– Sans doute, mais depuis Suez, Nasser et ses amis ont aussi compris que les armes économiques peuvent faire autant de dégât que les fusils. Ils n’ont sans doute pas fini d’en faire usage.

Van Dyke le regarda en silence.

– Mais c’est vous l’analyste, hein. Il est possible que je me trompe du tout au tout.

– Non, non, nous explorons aussi ces pistes de réflexion. Mais ce n’est pas ce que la Maison Blanche a envie d’entendre en ce moment. Freiner l’avancée des rouges au Moyen-Orient et envoyer des hommes dans l’espace, ce sont les seules priorités.

– Défense passive et propagande, en somme.

Van Dyke eut un petit sourire.

– Vous pensez qu’il y aurait mieux à faire ?

Patterson tenta de jauger les sous-entendus du discours de son vis-à-vis, sonda ses propres sentiments sur la question et décida qu’il ne prenait pas trop de risques à exprimer franchement son opinion.

– Je pense qu’on pourrait *aussi* travailler sur des projets parallèles, plus... Hum, disons « offensifs »... Qu’on devrait essayer de reprendre l’initiative.

– Certains de nos agents de terrain sont de cet avis. C’est ce qui a conduit au fiasco de l’opération Wappen en Syrie.

Patterson balaya l’argument d’un revers de main.

– Une opération mal préparée et mal exécutée. Trois millions de dollars de pots-de-vin distribués à des officiers qui décident au final de rester fidèles au régime ? Je ne comprends même pas comment des hommes à nous peuvent manquer à ce point de jugeotte.

– Les lignes sont floues, les allégeances varient. L'espionnage à la papa n'a plus sa place dans un monde aussi complexe que le nôtre.

– Exactement. Ce sont nos hommes, nos troupes, qui doivent être mieux préparées, mieux formées, plus efficaces. Le pouvoir ne se gagnera plus dans les salons, mais dans la rue. Gagnons les populations à notre cause, et les régimes tomberont d'eux-mêmes. Mais pour que les peuples nous suivent, ils doivent nous admirer, et pour cela, nous devons paraître invincibles.

Van Dyke souriait franchement à présent. Il tira une épaisse chemise du tiroir de son bureau. Il compulsa une feuille qui s'y trouvait.

– L'avenir est un sujet passionnant, mais parlons un peu du passé, maintenant. Vous avez participé au débriefing des cadres de l'Unité 731, n'est-ce pas ?

Patterson se raidit. Il n'avait pas seulement participé aux interrogatoires des savants fous japonais qui avaient officié dans cette unité, il avait été l'un des rares occidentaux — le seul, même, à sa connaissance — à pénétrer dans leur centre d'expérimentation avant sa destruction. Tout avait commencé en mars 1945 quand, sentant le vent de la guerre tourner, le docteur Shirô Ishii, responsable de l'Unité 731, avait réussi à prendre contact avec le général McArthur pour négocier son immunité en échange des compte-rendus de ses recherches. McArthur avait demandé au Counter Intelligence Corps, le service de renseignement de l'Armée, d'envoyer un homme sur place pour évaluer l'intérêt de ces informations et conclure l'accord avec le Dr Ishii. L'Agent Patterson, seul agent à maîtriser quelques rudiments de japonais, fut désigné pour infiltrer la Mandchourie alors encore occupée par l'Empire. Cette mission ne fut pas une promenade de santé, et il s'assura de son succès au prix de quelques cicatrices. Il eut ainsi le douteux privilège de rencontrer Ishii et de l'entendre se vanter de la variété d'expériences réalisées par ses équipes sur les condamnés à mort, prisonniers de guerre ou dissidents qui lui étaient confiés comme cobayes. Il était chargé par l'état-major japonais de

mettre au point des armes bactériologiques qui leur auraient permis de gagner la guerre, mais il avait rapidement débordé de ce rôle pour assouvir sa sombre curiosité sur les souffrances que pouvait endurer l'être humain. Il avait fièrement fait visiter ses installations à Patterson, les rangées de cellules dans lesquelles des hommes mourraient, sous le regard froid des médecins, de la peste ou du choléra qu'on leur avait volontairement inoculés ; les salles d'opération et les laboratoires où les prisonniers subissaient mutilations et vivisections, étaient brûlés vifs, congelés, électrocutés, soumis à tous les supplices imaginables pour étudier leur résistance et les conditions de leur mort ; des cobayes considérés comme des objets, dont certains mouraient même dans des expériences absurdes, transfusions de sang de cheval ou d'eau de mer, dont la finalité échappait totalement au jeune agent américain qui naviguait entre la nausée et la colère.

Mais il avait une mission. Il était un soldat.

Il promit une totale immunité à Ishii et à tous ses collaborateurs, en échange des résultats de leurs travaux. Ishii accepta. Il lui fournit l'ensemble de ses dossiers, six pauvres caisses remplies de papier, dérisoires en comparaison des centaines, probablement des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui étaient morts en hurlant sous les ordres du docteur fou. Le japonais lui avait par contre montré trois autres caisses qu'il entendait garder avec lui pour s'assurer que McArthur tiendrait sa promesse. Elles contenaient, selon ses dires, les résultats du volet secret de ses expériences, plus important encore que ce qu'il venait de montrer à Patterson. L'estomac de ce dernier s'était serré à l'idée de ce qu'Ishii pouvait considérer comme « bien plus intéressant », et il avait préféré ne pas en savoir plus.

Il avait conclu le marché, et avait insisté auprès d'Ishii pour que l'ensemble des installations soient détruites après leur évacuation. Si la moindre trace de ce qui s'était passé ici parvenait à la connaissance du public, McArthur n'aurait pas d'autre choix que d'envoyer le docteur et ses acolytes devant le peloton d'exécution. Et, ajouta Patterson en toisant de toute sa hauteur

le petit japonais malingre aux lunettes rondes et à la barbiche mal taillée, je ne me contenterai pas de faire partie des tireurs, je m'assurerai de ne pas avoir la balle à blanc.

Il avait quitté la Forteresse Zhongma, antre d'Ishii, en pleine nuit, au volant d'une Type 95 repeinte en noir, pour gagner avec son macabre chargement le point de rendez-vous où une vedette de la Navy l'attendait. Il avait accompli sa mission. Il ne recevrait pas de médaille pour cela. Il n'aurait de toute façon pas pu le supporter. Plus tard, après la Bombe et la capitulation du Japon, il avait revu Ishii, ayant reçu l'ordre de l'arrêter pour lui faire subir un ultime interrogatoire. Interrogatoire pour la forme, par un groupe de scientifiques américains qui avaient apparemment besoin de détails supplémentaires sur ses expériences. Puis il l'avait raccompagné dans sa luxueuse maison des faubourgs de Tokyo. Il avait serré les dents pendant tout le trajet et tenté d'oublier qu'il avait une arme à la ceinture, et qu'il pouvait d'une simple pression sur la détente débarrasser le monde d'un monstre. Mais il avait respecté la promesse de ses supérieurs. Il avait obéi aux ordres, accompli la mission, se répétait-il, mais jusque là, il n'avait jamais cru pouvoir se sentir à l'étroit dans ce rôle. Et ce jour-là, dans son cœur, il avait cessé d'être un soldat.

Dès avant la fin de la guerre, la CIA l'avait approché pour faire de lui leur agent en charge au Japon. Il avait accepté, laissant derrière lui le CIC — sans rancune, mais également sans regrets. Il n'avait jamais ressenti la moindre culpabilité pour son rôle dans l'amnistie des bourreaux de l'Unité 731, mais il rêvait parfois que les choses se soient passées différemment. Il avait été heureux de pouvoir laisser ces souvenirs derrière lui en travaillant pour l'Agence, qui lui laissait plus de latitude dans ses choix que l'Armée. L'affaire était depuis longtemps enterrée, Ishii probablement mort de vieillesse. Pourquoi Van Dyke l'exhumait-il à présent ? Patterson garda le silence et attendit de voir où la conversation se dirigeait.

— Parmi les scientifiques qui ont interrogé le Dr Ishii en 46, vous vous souvenez peut-être de l'un d'eux, le Dr Leczinski ?

– On ne me les a pas présentés, et honnêtement, je n'ai pas cherché à les connaître.

– Et vous ne vous êtes jamais non plus demandé ce que contenaient les trois dernières caisses d'Ishii ?

– Je me suis posé la question mais je suis arrivé à la conclusion que je ne préférerais pas le savoir.

– En l'occurrence, vous auriez pu. En parallèle de ses expériences douteuses sur les prisonniers de sa forteresse, Ishii menait également des tests sur son propre personnel, à leur insu.

– Quel genre de tests ?

– Vous ne devinez pas ? Même si les japonais remettent rarement en cause l'autorité, les ordres déments d'Ishii auraient dû faire craquer au moins certains des médecins qu'il employait. Sauf qu'il s'est servi de son opération pour travailler précisément sur les processus de soumission à l'autorité. Il a en particulier développé un panel de drogues qu'il a utilisées sur les effectifs de son unité pour s'assurer de leur obéissance et les aider à résoudre certains... conflits moraux.

– C'était ça, la partie « encore plus intéressante » de ses travaux ? La formule secrète pour transformer des hommes en robots sans âme et sans scrupules ?

Van Dyke durcit soudain le ton et fusilla Ed du regard.

– Le reste de ses travaux valait également le prix que nous en avons payé. Et pour être franc, même si la façon dont il a obtenu ses résultats ne me plaît pas plus qu'à vous, je pense qu'il a fait grandement avancer la science. Personnellement, je me console en me disant qu'il valait mieux qu'un autre pays prenne la responsabilité morale de ces expériences, du moment que nous en récoltons les fruits. Nous avons le beurre sans avoir à payer le prix du beurre.

Ed voyait poindre un conflit sans vainqueur dans cette discussion. Il préféra garder pour lui ses opinions et couper court au débat.

– Et pourquoi déterrer tout ça aujourd'hui ? Nous n'avons plus rien à apprendre de ces expériences, si ?

– Pas directement, non. Mais le Dr Leczinski, dont je vous ai parlé tout à l’heure, s’est chargé de tenter de les rendre exploitables pendant ces dix dernières années. Pour nous fournir des stratégies un peu plus « agressives » dans notre lutte contre le communisme, comme nous le disions auparavant.

– C’est-à-dire ?

– Il y a deux façons de gagner une guerre, Ed. Affaiblir les soldats ennemis ou améliorer ses propres troupes. Les travaux d’Ishii peuvent nous aider dans les deux sens. Il a démontré que le comportement humain pouvait être amplement manipulé par la chimie, et c’est dans cette voie que nos propres scientifiques ont poursuivi ses travaux.

– Mais je ne vois pas en quoi je pourrais aider...

– À ce stade de ses travaux, Leczinski ne peut plus se contenter de recherches en laboratoire. Il va devoir partir sur le terrain, confronter ses théories à la réalité. Et pour cela, il devra également recruter de nouveaux collaborateurs.

Ed eut un rictus. Il voyait enfin quelle place on lui destinait.

– Et j’imagine qu’il aura besoin d’un chaperon...

Van Dyke sourit.

– C’est un scientifique, Ed. Un idéaliste. Il lui faudra quelqu’un qui connaisse la réalité du monde actuel.

Patterson serra les mâchoires. L’idée que qui que ce soit, fût-il américain et validé par la CIA, s’engage sur les pas du japonais fou ne lui plaisait guère.

– Très bien. J’accepte.

Mais s’il était là pour superviser l’opération, il pourrait, le besoin s’en faisant sentir, tirer la sonnette d’alarme. Et s’il s’avérait que sa hiérarchie, pour grapiller un léger avantage sur les rouges, était prête à soutenir une nouvelle Unité 731, il pourrait toujours tenir la promesse qu’il avait faite à Ishii dans son bureau en Mandchourie et s’improviser peloton d’exécution.

Chapitre 4
18 janvier 1958, 6h03 am
Quartier de North Beach
San Francisco, Californie

Dents serrées, mains crispées. Crispées sur le volant à en blanchir ses articulations. Paumes moites. Sourcils froncés, en permanence. Morrisson manœuvrait brutalement la Ford dans les rues escarpées menant à son domicile. Il regardait nerveusement dans son rétroviseur, persuadé d'avoir aperçu à plusieurs reprises une même Dodge noire dans son sillage. Mais il se méfiait de ses propres impressions. L'ombre de la paranoïa planait sur lui. Il se soupçonnait d'être paranoïaque. L'ironie faillit lui arracher un rire. À mesure que ses recherches progressaient, que des résultats positifs tendaient à corroborer son postulat de départ, il avait eu le sentiment d'être de plus en plus observé, voire surveillé. Ce n'était au fond pas une surprise. Il était normal, mérité, que son travail finisse par attirer l'attention de ses collègues, des étudiants, et même du milieu scientifique national et international. Il brûlait les étapes, accumulait les succès, alors même que l'ambition démesurée de son projet avait laissé attendre à tous une chute vertigineuse pour le jeune Icare. Le Conseil d'Administration de l'Université, qui avait consacré tant d'énergie à l'ignorer, se voyait contraint de lui

accorder un peu plus de crédit. Mais ce n'était pas cette attention-là, positive et stimulante, qu'il redoutait. Dans l'ombre, il percevait d'autres yeux braqués sur lui. Une accumulation de petits détails, d'indices ténus, nourrissaient les doutes qui lui taraudaient l'esprit. Des hommes en costumes sombres, des voitures qui stationnaient jour et nuit devant chez lui, des objets déplacés dans son bureau... Il tentait de se raisonner et de poursuivre sa vie sans en tenir compte. Mais il peinait à garder sa tranquillité d'esprit, et il craignait parfois que cela n'affecte la qualité de son travail. Tous les regards tournés vers lui n'étaient pas hostiles, et pour ceux qui le soutenaient, pour ceux-là comme pour les autres, il se devait de maintenir l'image d'un homme résolu et déterminé. Mais pour les autres, encore plus, au fond. Résolu et déterminé. Blanche colombe, hors d'atteinte. On l'avait aidé à prendre conscience de cette responsabilité. Une femme, pas celle qu'on aurait pu croire, une surprise pour lui et tout son entourage. Elle avait fait souffler un courant d'air salubre dans son esprit embrumé de vapeurs néfastes. Il avait fait un grand ménage dans sa vie privée, à la fois pour qu'elle ne nuise plus à sa cause, et pour se concentrer sur son travail. Au-delà de son ego, de la gifle qu'il avait l'intention d'asséner à la communauté scientifique, il commençait à prendre pleinement conscience de la portée phénoménale de son projet, de l'absolue nécessité de son succès. La crispation des USA face à l'URSS, la guerre larvée, indirecte, que les deux géants se livraient à travers le monde, inquiétait de plus en plus. Et Morrisson, qui promettait une solution miraculeuse à toutes les pulsions belliqueuses de l'Homme, apportait l'espoir d'une issue de secours, quand la plupart des experts en géopolitique entérinaient l'idée d'une guerre nucléaire imminente. Il se devait donc de maintenir le cap et de garder la tête froide. Il chassa de son esprit la Dodge, ses papiers dérangés et ses tiroirs mal refermés. Il voulait seulement rentrer chez lui, fumer un joint et, si Amanda décidait de passer, faire l'amour et chevaucher le dragon LSD.

Elle était de plus en plus souvent chez lui, passait la nuit, s'y réveillait le matin et avait quelques affaires sur place. Bien qu'ils s'en défendissent tous les deux, des liens profonds commençaient à se tisser, ils n'étaient plus tout-à-fait elle et lui, sans oser encore se dire nous. Ils n'en parlaient pas, évitaient de se sonder à ce sujet. Ils se contentaient de prendre les choses comme elles venaient, et dans cette existence où il leur semblait qu'ils n'avaient fait que lutter, contre l'Histoire, contre la société, contre la hiérarchie et la couleur de leurs peaux, c'était ce dont ils avaient besoin. Lâcher prise. Laisser couler. Se laisser porter par la vague. Pour toutes ces raisons, quand il poussa la porte de son appartement et la trouva sur le canapé, en train de feuilleter distraitement un exemplaire récent de *Time* arborant le visage de Nixon en couverture, il ne put s'empêcher de sourire — malgré le regard pénétrant que lui lançait le détestable vice-président, dont la seule vue suffisait normalement à lui donner des nausées. Il se laissa tomber lourdement à côté d'elle et elle se coula dans ses bras, naturellement, retrouvant sa place dans le creux de son épaule comme si elle ne l'avait laissée que l'instant précédent. Et dans cet instant miraculeux, le mépris des cadres de l'Université, la pression croissante des rares personnes qui défendaient ses théories et le harcelaient pour qu'il annonce de nouveaux progrès, le souvenir de la Dodge noire, la sourde menace atomique pesant sur leurs têtes à tous, tout cela s'évapora, parce qu'il sentit un corps tiède se presser contre le sien, parce que les effluves intoxicantes de ses cheveux, parce que son soupir de bien-être, parce que Amanda. Il soupira et l'attira plus près encore.

Une heure plus tard, ils étaient tous deux nus, allongés côte à côte sur le lit de Mo, et attendaient en discutant de choses banales que le LSD fasse effet. En tournant la tête vers elle, il aperçut son reflet dans le grand miroir posé contre le mur opposé, sur lequel il avait peint des extraits du *Bardo Thödol*, le livre tibétain des morts. La simple vue des fesses d'Amanda dans le miroir réveilla son désir. Il fit un effort pour se contrôler, sachant que le trip pouvait commencer d'un instant à l'autre. Ils avaient déjà fait l'amour sous acide, mais ce n'était pas ce qu'il

lui fallait ce soir. Il avait besoin de se recentrer, de se retrouver. Mo avait servi de guide à la jeune fille pendant ses premières prises, mais elle avait rapidement trouvé ses repères, et dès lors, il l'avait accompagnée dans ses trips. L'expérience était toujours très personnelle, très intérieure, et difficile à partager. Mais à force d'échanger, de parler, pendant les trips et en-dehors, ils étaient parvenus à une connaissance si profonde et intime l'un de l'autre, qu'ils pouvaient parfois synchroniser leurs voyages hallucinatoires, se diriger vers les mêmes zones de leurs esprits pour tenter d'en dérouler les écheveaux complexes, faire face aux mêmes démons pour tenter de les vaincre et changer leurs natures, débloquer leurs potentiels, faire d'eux-mêmes des personnes meilleures. Il pensa comme souvent au temps perdu à se disperser dans une vie mondaine sans profondeur, à la pauvreté de ses échanges d'alors, comparés à l'enrichissement que lui procurait sa relation avec Amanda. Il allait s'en ouvrir à sa compagne de trip quand il fut interrompu par un picotement —non, un crépitement— à la base de sa nuque... Ce n'était pas ainsi que débutaient habituellement ses trips, et cela le surprit. Mais comme il tentait toujours de mettre au point de nouvelles formules et de nouveaux dosages d'acide, les manifestations différaient souvent d'une prise à l'autre. Il relégua l'information au fond de son esprit pour une analyse ultérieure. Il sourit à Amanda.

— Tu te sens partir, bébé ?

Il attendit la suite du trip. Mais quelque chose clochait. Au lieu de ressentir l'ouverture et l'élévation habituelles, la libération, l'allègement, Mo avait le sentiment qu'une ombre le couvrait peu à peu, serre glacée se refermant lentement sur son esprit, le tirant vers le bas. Ce n'était pas bon signe. Il tenta de se reprendre en main, ne pas lutter, ne pas se débattre, aller dans le sens du courant. Il tenta de percevoir où l'acide l'entraînait. En bas, pourquoi pas, après tout. Il y avait sans doute des choses à apprendre aussi, en bas, et il tourna son œil intérieur dans cette direction.

Mais en bas...

Mais en bas...

Mais en bas, il vit un puits de ténèbres.

Un puits de ténèbres peuplé de présences menaçantes.

Bad trip.

Bad trip. Il se croyait à l'abri, vieux routard, à l'abri de ce risque, mais il aurait dû se douter qu'en ce moment, fatigue, stress, paranoïa, il était plus vulnérable que jamais. Redresser la barre. Il pouvait peut-être encore redresser la barre. Se détendre, diriger le trip vers des régions plus accueillantes de sa psyché. De l'extérieur lui parvint un signal. Son poignet. Quelque chose sur son poignet. La main d'Amanda. Il sentit la main d'Amanda saisir son poignet. Ses doigts se crispent, ses ongles s'enfoncent dans sa peau. Bad trip. Elle aussi partait dans la mauvaise direction. Ça ne venait pas de lui. Pas seulement de lui. L'acide était pourri. Il ouvrit la bouche pour parler. Tenter de la rassurer, peut-être de se rassurer lui-même. Mais quelque chose.

Quelque chose.

Mais quelque chose.

Mais quelque chose le frappa à la tête. Tout devint noir. Le monde revint, mais la lumière en avait disparu. Il ne voyait rien, mais quelque chose l'avait frappé.

Quelque chose l'avait frappé.

Il avait ressenti la douleur au milieu de son front, le recul du coup avait enfoncé sa tête dans l'oreiller, il avait presque entendu son crâne résonner comme une cloche. Nouveau choc. La douleur rayonna dans le circuit de ses nerfs, fulgurante, irradiante, aveuglante, comme un éclair aux ramifications innombrables qui aurait traversé son corps, réduisant en cendres ses défenses et toute pensée consciente. Nouveau choc. Son ouïe perdit de son acuité, comme si on lui avait plongé la tête dans l'eau. Paniqué, il eut le réflexe de retenir sa respiration. Nouveau choc. Sa peau se tendit à rompre. Il inspira violemment, l'air qu'il respirait semblait glacé, mais ses poumons étaient en feu. Son système nerveux lui envoyait des informations contradictoires, tandis que son corps était pris de convulsions et de tremblements incontrôlables. Choc. Ils étaient de plus en plus proches. Il comprit enfin. Comprit leur origine : les battements

de son cœur, son propre cœur. La main d'Amanda raffermirait encore sa prise sur son poignet. Ses sensations étaient à la fois atténuées et exagérément précises. Il était sûr que les ongles de la jeune fille avaient à présent pénétré sa peau. Ses os menaçaient de rompre. Elle allait broyer son poignet. Il tenta de dégager son bras, mais Amanda l'en empêcha, enfonçant encore plus cruellement ses doigts dans sa chair. Mais... Amanda ? Amanda allait broyer son poignet ? Était-ce encore elle ? Il avait l'impression de véritables griffes qui fouaillaient dans ses muscles, ses tendons, jusqu'à ses os. Il rassembla ses forces pour tourner la tête vers elle. L'effort lui semblait démesuré, presque irréalisable. Il se concentra sur les muscles de son cou et parvint à le faire pivoter un peu. À la limite de son champ de vision, il aperçut une forme là où aurait dû se trouver Amanda.

Non, ce n'était pas elle.

Pas elle. Pas Amanda.

Une ombre. Une silhouette floue, sombre, grouillante. Dents, crocs, défenses, griffes, serres, tentacules et mandibules, peau noire et luisante comme du cuir ou la carapace d'un insecte. Pas. Amanda. La créature à ses côtés n'était pas Amanda, n'était pas humaine. La créature qui tenait son bras, broyait son poignet. Il voulut hurler mais sa gorge se contracta sans émettre le moindre son. Dans son esprit se déversaient les eaux brûlantes et glaciales de l'horreur et de la terreur. Dans son corps tétanisé, un instinct primordial, oublié, refoulé, se réveilla. La chose à tes côtés, elle va te tuer. Cette chose n'est pas Amanda, elle va broyer ton poignet puis te tuer. Une décharge naquit dans ses reins, ses tripes, ses testicules, se déroula et s'étira après un long sommeil, s'étendant le long de sa colonne vertébrale, dictant à son cerveau un ordre froid et indiscutable.

Cette chose veut te tuer.

Cette chose veut te tuer, et tu dois la tuer le premier.

Chapitre 5
19 janvier 1958, 11h22 am
Commissariat central
San Francisco, Californie

Morrisson ne parvenait pas à détacher ses yeux de ses mains. Il les voyait comme pour la première fois. Les longs doigts fins, les ongles ronds et courts, les sillons qui les parcouraient en tous sens. Des milliards d'années d'évolution pour perfectionner ces outils, cet incroyable agencement d'os, de muscles, de tendons, capables de la plus incroyable variété de mouvements, d'une précision extrême et à la fois, d'une force surprenante. Des mains pour saisir, utiliser, tordre, plier, caresser, briser, tendre, pincer, gratter, pousser, tirer. Des mains pour tuer.

Après les avoir photographiées sous tous les angles, on l'avait enfin autorisé à les laver du sang qui les recouvrait presque intégralement, pour pouvoir prendre ses empreintes. On lui avait également pris ses vêtements, ceux que les flics lui avaient fait la grâce de le laisser enfiler avant de l'embarquer, et on lui avait donné en échange une tenue de prisonnier, chemise bleue et pantalon beige, avant de le conduire dans cette salle d'interrogatoire où il avait attendu pendant ce qui semblait des heures. Seul avec ses mains, son esprit, ses questions. Ses pensées avaient dérivé, divagué, refusant de se concentrer sur sa

situation, diffuses, confuses, cherchant un échappatoire comme une souris blanche dans un labyrinthe. Et sans nul doute, tout ceci n'était qu'une expérience, un test conçu par une intelligence extérieure pour mettre à l'épreuve... Quoi, au juste ? Sa patience, sa logique, ses nerfs ? Mais il se sentait simplement vide. Aucune émotion, aucun sentiment n'habitaient sa carcasse. On aurait pu le laisser là des heures, des jours entiers, il n'aurait rien fait d'autre qu'être assis là, incrédule et anesthésié, à regarder ses mains.

Il n'y avait plus de sang, plus de sang sur ses mains, juste des traces d'encre noire. Plus de sang sur son corps, il l'avait vu disparaître sous la douche froide qu'on lui avait octroyée, le sang s'écoulant, se diluant, s'enfuyant dans les trous de l'écoulement. Pourtant, il lui semblait en être encore couvert. Couvert de sang. On voulait lui faire croire que c'était le sang d'Amanda. On voulait lui faire croire. Lui faire croire que le corps. Méconnaissable, brisé, tuméfié, le corps qu'on avait emporté hors de son appartement, était celui d'Amanda. Tout ce qui s'était passé, tout ce qu'on lui avait raconté, il devait le croire sur parole. La parole des flics parlant à un Noir. Comment croire à ça ? Des voisins auraient entendu des coups et des hurlements, auraient appelé la police. En entrant dans l'appartement, ouvert comme toujours, ils auraient trouvé Mo penché sur le corps disloqué de sa maîtresse, hystérique, baignant dans une mare de sang. Il aurait refusé de s'éloigner d'elle, poussant les agents à user de leurs longues matraques pour le neutraliser. Mo sentait encore, même à travers son engourdissement et sa fatigue, sur son crâne et ses côtes, les points d'impact des lourds bâtons qui prouvaient au moins la véracité de ce dernier point. Mais les flics n'avaient pas besoin d'une excuse pour se sentir en droit de tabasser un Nègre, et son passage à tabac ne prouvait pas grand-chose. Il connaissait les règles du jeu, jeu truqué, dés pipés. Il n'en était pas à sa première rencontre avec une cellule. Non qu'il ait jamais rien fait d'illégal, qu'il ait jamais eu quoi que ce soit à se reprocher. Son crime n'était inscrit dans aucune loi, n'était écrit nulle part, noir sur blanc. Mais voilà, noir sur blanc, Noir sur Blanc, c'était tout ce qu'il suffisait pour être contrôlé, arrêté,

matraqué, suivant le caractère et l'humeur de l'homme en bleu dont vous aviez le malheur de croiser le chemin. Il avait déjà été contrôlé en sortant d'un restaurant. Il avait déjà été contrôlé en rentrant de la bibliothèque, livres sous le bras. Merde, il avait même déjà été contrôlé en sortant d'un commissariat. Il n'était pas prêt à présent à croire sur parole le moindre mot qu'un flic prononcerait devant lui. Il s'en tiendrait à ce qu'il savait, de lui-même, avec certitude. Amanda était morte, oui, mais jamais, jamais il ne lui aurait fait du mal, encore moins au point de la tuer, aucun être humain, il n'aurait fait ça à aucun être humain, même sous l'emprise du pire des bad trips. Il avait consacré la plus grande partie de sa vie d'adulte à éradiquer en lui tout instinct de violence. Il était un exemple pour tous les pacifistes qui s'étaient rangés derrière lui au fil des ans. Il n'avait jamais fait usage de ses poings, ne s'était jamais battu, même soumis aux pires provocations. Il ne pouvait pas avoir tué Amanda.

Il parvint finalement à sortir de sa léthargie. Cligna rapidement des yeux, observa ses mains une dernière fois. Il les serra et les vit se transformer en poings, en armes. Il tenta de s'imaginer usant de ces armes. Les abattant de toutes ses forces sur un adversaire, un ennemi, une menace. Ce geste ne lui semblait pas familier, pas naturel. Il reposa les mains sur la table et les détendit. Détourna son regard de ces membres inertes. Il leva la tête et croisa son propre regard dans le miroir qui occupait la majeure partie du mur opposé. Il s'interrogea sur la raison de sa présence dans une salle d'interrogatoire. Peut-être espérait-on que le suspect ne puisse supporter de lire la culpabilité sur le visage de son reflet, que cela le pousse à l'introspection, et finalement aux aveux. Mo s'examina. Sa vision semblait trouble. Il se frotta les yeux, et chercha une fois encore son propre regard. Il eut du mal à se reconnaître. L'homme en face de lui semblait plus vieux, plus usé, plus marqué, comme érodé par des drames à venir, des douleurs qu'il n'imaginait pas encore. Clairement, les mois passés lui avaient infligé plus de dommages qu'il n'avait imaginé. Il fouilla dans les yeux de son double, à la recherche de cette culpabilité sensée l'accabler et le pousser à confesser

ses crimes. Il ne vit rien de tel. Bien sûr, son esprit tentait sans doute de se rassurer, de se tromper lui-même, mais dans les yeux bleus perçants qui lui retournaient son regard, il crut lire de la pitié —non, de la commisération, et plus encore, une promesse de pardon. Derrière la froideur de la glace, l'homme lui accordait la chaleur de son regard, le réconfort de son soutien. Je sais, moi aussi, que tu ne l'as pas tuée. Tout comme tu sais au fond de toi, que tu ne l'as pas tuée.

Tu ne l'as pas tuée.

Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne vont pas te punir pour sa mort.

La porte s'ouvrit enfin et un flic en civil fit son apparition, un dossier dans la main. Sur son visage mince, en lame de couteau, un sourire narquois à peine esquissé enserrait une cigarette allumée. Il s'assit en face de Mo, passant sans nécessité réelle la main dans ses cheveux impeccablement gominés, sans prendre la peine de se présenter. Le toisa de ses petits yeux noirs à demi dissimulés sous ses paupières lourdes. Il ouvrit le dossier, jeta un œil à quelques pages et eut un petit sourire sans joie. Mo ne s'attendait à aucune civilité, ni à aucune complaisance. Il ne fut pas déçu.

— Bien. On peut dire que tu nous mâches le boulot, toi.

Morrisson le regarda, serra les dents. Sans surprise, il avait déjà été jugé et condamné. Il se serait presque attendu à être directement mené dans la chambre à gaz, grillant la priorité à Caryl Chessman.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'elle a fait pour te mettre en rogne à ce point ?

Mo sentit les muscles de ses mâchoires se contracter, presque douloureusement. Il se retint à grand peine de répondre. Rien de ce qu'il pourrait dire ne l'aiderait. Rien de ce qu'il *voulait* dire ne le sortirait d'ici vivant. Le flic aux airs de lézard écrasa lentement sa cigarette dans le cendrier, passa une petite langue pointue sur ses lèvres. Il arrivait au plat de résistance et s'en délectait à l'avance.

– Ou alors... c'est toute cette dope qu'on a trouvée chez toi ? Tu sais que c'est pas bon pour ta petite cervelle, tout ça ? T'as disjoncté, t'as confondu ta petite amie avec un cafard géant et...

Le flic frappa violemment la table du plat de la main. Le bruit ne fit pas sursauter Morrisson. L'intimidation ne fonctionnerait pas. Le LSD était tout ce qu'il y a de plus légal, il n'avait rien à craindre de ce côté-là. Mais ils avaient sans doute aussi mis la main sur son stock de marijuana, et il devait avoir encore quelques amphétamines et de la mescaline dans un placard. Même s'ils ne parvenaient pas à prouver qu'il avait tué Amanda, ils le tenaient. Ils se feraient un plaisir de le détruire, pièce par pièce, sa carrière, sa réputation, sa famille, ses amis... Jusqu'à ce que finalement, sa cellule de prison lui paraisse plus réconfortante que le monde extérieur. Si la peur ne l'avait jusque là pas quittée, il venait à présent de perdre aussi tout espoir. L'apathie qui avait jusqu'à présent engourdi ses sens et amortis les chocs s'évapora et la situation, ses conséquences, le heurtèrent comme un sac de briques. Il avait l'impression qu'on venait de passer son cerveau au mixeur. Le flic le savait, le sentait, et prit plaisir à frapper l'homme à terre. Porc.

– Tu vas pas te défendre ? Me dire que tu savais pas que c'était là ? Que tu la gardais pour un pote ? Que c'était à elle ? Elle pourra pas nier, tu sais...

Mo prit une brusque inspiration, sentit toute sa haine et son ressentiment enfler dans sa poitrine, et finalement parvint à retenir son souffle. Il expira longuement, retrouvant le calme dans l'œil du cyclone qui agitait à présent ses émotions.

– Je crois... que je vais attendre mon avocat.

Le flic recula sa chaise d'un air dégoûté, se pencha en arrière, vautré sur le dossier. Il fouilla dans sa poche de poitrine pour en tirer une nouvelle cigarette qu'il se vissa dans la bouche. Pinça les lèvres et considéra le jeune Noir pendant un long moment.

– T'en as le droit, il paraît... Mais on est dimanche, tu sais. Les avocats, ils sont tous sur les greens, à cette heure. Pas sûr qu'ils se précipitent pour venir aider un négro junkie qui a bousillé sa petite amie. Alors en attendant, on va t'installer un peu plus confortablement, hein ?

Chapitre 6
20 janvier 1958, 1h48 am
Commissariat central
San Francisco, Californie

Allongé sur la banquette métallique de sa cellule, Morrisson fixait le plafond blanc dont la peinture s'écaillait par larges plaques, révélant le plâtre qu'elle était sensée recouvrir, comme une peau lépreuse révélant une chair déjà morte. Une ampoule nue projetait sur les murs d'un turquoise maladif une lumière crue entrecoupée de l'ombre de la grille qui la protégeait. Il n'avait pas dormi. La lumière ou l'inconfort n'y étaient pour rien. Il n'avait même pas osé fermer les yeux, de crainte de devoir affronter les souvenirs qui bousculaient aux frontières de sa conscience, de retrouver derrière ses paupières closes l'image du monstre qui avait remplacé Amanda dans son lit. Plus encore, il craignait qu'en sombrant dans le sommeil, il ne redevienne la bête dominée par ses instincts qui avait tué de façon aussi brutale une jeune fille sans défense. Il se frotta les yeux. Non. Il ne devait pas penser comme ça. Il était innocent, il le savait, il ne devait pas les laisser le convaincre de sa culpabilité. Le stress, le chagrin, la fatigue pesaient sur lui, le tourmentaient, le menaient pas à pas sur le chemin du doute.

Il n'avait toujours pas vu d'avocat. Il avait utilisé son unique appel téléphonique pour tenter de contacter son frère, mais n'était pas parvenu à le joindre. Il avait laissé un message au gérant de son immeuble, le suppliant de le transmettre au plus vite. Il n'avait pu penser à personne d'autre qui aurait pu le tirer de là. Il ne pouvait infliger à sa mère l'épreuve de venir le chercher au poste, elle en mourrait de honte. Teddy était sa seule autre famille. Ses collègues et ses supérieurs ne lèveraient pas le petit doigt pour lui venir en aide. Il aurait pu contacter certains de ses amis, de ses fidèles au sein du mouvement pacifiste, mais la peur à la simple idée d'évoquer ce qu'il avait fait —ce qu'on l'accusait d'avoir fait— l'en avait empêché. Si cette affaire s'ébruitait, ce ne seraient pas seulement sa réputation et sa carrière qui seraient détruites, mais également la cause à laquelle il avait voué sa vie qui serait discréditée. Mais elle allait s'ébruiter, forcément. Il ne pouvait que tenter de gagner du temps, pour réfléchir à une stratégie qui lui permettrait de limiter les dégâts.

Réfléchir ? Dans ces conditions ? Dans son état d'épuisement ? Il fallait qu'il dorme. Reprenne des forces, se prépare aux épreuves suivantes. Il devait dormir, à tout prix.

Mais il n'osait pas dormir. L'obscurité n'était plus son amie, la nuit ne serait plus son refuge.

Il entendit la porte au fond du couloir se déverrouiller et s'ouvrir, laissant passer, semblait-il, deux personnes. L'une des deux était forcément le flic en uniforme bedonnant et boiteux qui avait apporté à Mo un maigre plateau-repas quelques heures plus tôt, une pitance froide et inodore qu'il avait été incapable de toucher. Mais l'autre... Son avocat, peut-être ? Il doutait fort qu'il se déplace en pleine nuit. Les pas se rapprochèrent et Mo s'assit, rassemblant ses maigres forces. Il avait entendu parler des distractions que s'offraient les flics pendant la nuit, quand ils avaient sous la main un prisonnier Noir. Mais il ne comptait pas leur faciliter la tâche. Quand le geôlier s'arrêta devant sa cellule et fit jouer la clé dans la serrure, il s'était assis au bord du lit et avait ramené ses pieds sous lui, prêt à bondir au moindre signe d'agression. Ses convictions, son idéal de non-violence s'effi-

lochaient déjà sous la force de sa haine, de l'injustice cuisante qu'on lui imposait. Il se voulait supérieur, mais il était face à des primates, et son instinct de survie le redescendait à leur niveau. Le maton n'entra pas dans la cellule. Il se contenta de s'effacer pour laisser passer l'homme qui l'accompagnait. Blanc, d'une quarantaine d'années, de carrure massive, il portait un costume léger de couleur claire, qui semblait un peu trop petit pour lui et laissait deviner à chacun de ses mouvements une musculature développée. Son visage au regard perçant, sillonné de rides profondes mais étrangement inexpressif, était surmonté d'un chapeau coordonné à son costume, qu'il portait légèrement repoussé en arrière, ce qui achevait de lui donner l'air d'un acteur d'une comédie télévisée comme celles que Teddy et lui regardaient avec délectation étant gosses. Regardaient jusqu'au jour où l'oncle Josef leur avait demandé combien de personnages Noirs comptaient ces programmes, où leur plaisir s'était évaporé quand leurs yeux s'étaient ouverts, quand ils avaient vu les invisibles. Ce jour où ils avaient cessé de les regarder. L'homme tenait une revue roulée dans la main droite, tandis que la gauche était enfoncée dans la poche de son pantalon. À en juger par son allure, la théorie de l'avocat commis d'office assez zélé pour quitter son lit et voler à son secours était bonne pour la corbeille. L'homme dégageait une aura malsaine de dangerosité, de force mêlée de ruse, qui semblait étrangère aux avocats qu'il avait jusqu'alors rencontrés. Il était incapable de dire ce qui lui inspirait ce jugement. Le fait que l'homme ne semblait nullement impressionné —au contraire, on aurait dit qu'il était presque blasé— dans cette situation, comme s'il était accoutumé à bien pire ? La façon qu'il avait de se comporter envers le gardien, en lui accordant autant d'intérêt qu'à un meuble, et l'assurance désinvolte avec laquelle il était entré dans la cellule, sans la moindre précaution, face à un homme qui était pourtant sensé avoir tué une femme à mains nues vingt-quatre heures plus tôt ? Ou peut-être le renflement sous son aisselle, qui laissait imaginer la présence d'une arme, portée avec un naturel

alarmant, et que personne, visiblement, n'avait cru bon de lui confisquer. L'homme s'avança et s'assit sur le lit qui faisait face à celui de Mo. Le gardien fit mine de refermer la porte.

– Laissez-la ouverte, officier. Le Docteur Morrisson est trop intelligent pour essayer de s'enfuir.

L'homme déroula la revue qu'il tenait toujours dans sa main droite, chercha une page et y jeta un œil, comme s'il voulait se rafraîchir la mémoire. Mo vit qu'il s'agissait d'un numéro de *Science* datant de quelques années. L'homme leva les yeux et croisa le regard de Morrisson.

– On m'a filé ça pour que je me fasse une idée du contenu de vos recherches. C'est pas ce qu'il y a de plus récent, mais c'est au moins compréhensible pour un gars comme moi. Tout le monde a pas une cervelle aussi bien foutue que la vôtre, Doc.

Devant le silence de Mo, il baissa à nouveau le nez sur son article.

– « Changer en profondeur le caractère et le comportement humains à l'aide d'une pharmacopée spécifique. » Si je me trompe pas, ça veut dire que vous pensez pouvoir transformer un line-backer des Giants en danseur de ballet avec une simple pilule.

Mo le jaugea un instant. Il se demandait ce qu'il pouvait se permettre de dire en absence d'un avocat, à un homme dont il ignorait jusqu'au nom.

– Mauvais exemple. Les linebackers des Giants sont déjà des danseurs de ballet. Ils n'iront même pas en finale, cette année. Je serais prêt à parier un gros billet là-dessus, si on m'avait pas pris mon portefeuille.

L'homme ne réagit pas. Mo reprit son sérieux. Après tout, le contenu de ses recherches n'avait rien à avoir avec le crime dont on l'accusait... Rien qui puisse le compromettre, être détourné pour tenir lieu de confession. Il soupira et reprit.

– Non. Il s'agit plutôt d'inhiber des réflexes comportementaux en aidant les sujets à se reconditionner eux-mêmes alors qu'ils sont sous l'influence de certaines drogues. Mais je doute qu'on puisse modifier les centres d'intérêt ou la sensibilité artistique, ce sont des éléments trop complexes.

– Des réflexes comportementaux... Comme les réactions violentes ?

– C'est mon sujet de recherche privilégié, oui.

– En gros, vous voulez inventer la pilule qui peut changer une brute en poète.

Mo eut un rire fatigué. Inutile d'entrer dans un débat fastidieux, l'homme savait clairement déjà ce qu'il voulait entendre. Autant aller dans son sens pour s'en débarrasser au plus vite et reprendre ses tentatives pour dormir sans rêver.

– En très très gros, oui.

– C'est très ambitieux. Je suis un peu surpris qu'un cerveau comme vous ne s'oriente pas vers des domaines moins obscurs de la science.

Mo fronça les sourcils.

– C'est-à-dire ?

– Sans blague, vous êtes pas au courant qu'on vient de mettre un satellite en orbite ? Qu'il va nous apprendre plein de nouvelles choses sur l'Univers, l'espace, tout ce genre de choses ? Ces types-là sont les nouveaux héros de l'Amérique ! Ce sont eux qui récoltent la gloire, la reconnaissance et les subventions, pas les chimistes enfermés dans leurs labos. Vous pourriez être en couverture de Newsweek, au lieu d'être...

Son regard balaya la cellule.

– Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

Mo croisa les bras et détourna le regard avec une moue dédaigneuse.

– Ce n'est pas la gloire qui me motive. Et je ne vois pas l'intérêt de dépenser des millions à lancer des gadgets dans l'espace quand on en sait encore si peu sur nous-mêmes. Nous avons un univers entier dans nos neurones qui peut nous apporter tellement plus que des poussières cosmiques.

– Explorer π , un gadget ?! Sans aucune utilité, vraiment ?

– À part tenter d'impressionner le monde et d'humilier l'URSS, non. Et même pour ça, c'est raté, ils restent en avance sur nous.

L'homme le toisa sans manifester la moindre émotion. Il resta un long moment sans rien dire, semblant sopeser ses dernières phrases. Puis il opina lentement du chef.

– Vous avez raison. Parfaitement raison. Cette prétendue conquête spatiale, c'est du show business. De la pure propagande. L'avenir de l'homme ne se joue pas dans les étoiles, mais dans son cerveau, dans ses cellules.

Mo tomba des nues, scruta son vis-à-vis, mais ne parvint pas à déchiffrer son visage imperturbable. Il imaginait qu'il lui avait fait passer une sorte de test, et apparemment, il avait réussi.

– Ne croyez pas, docteur, que vos recherches sont passées inaperçues. Beaucoup de gens en haut lieu suivent votre parcours.

– Je n'en ai jamais douté. Mais je ne peux pas dire que cette pensée m'ait inspiré beaucoup de plaisir. J'imagine que ce sont ces gens qui vous envoient aujourd'hui ?

– Disons simplement qu'on m'a demandé de venir sonder un peu vos motivations et vos projets d'avenir.

Mo éclata de rire.

– Mes projets d'avenir ?! Je pense que je vais devoir lever le pied sur mes recherches pendant quelques années, vous voyez...

L'homme le regarda fixement pendant quelques secondes en se passant la langue sur la lèvre inférieure.

– Vous y croyez ? À votre projet, je veux dire...

La question lui sembla incongrue.

– Évidemment. Ce n'est pas une question de foi, c'est de la science.

– Et vous êtes près du but ?

– Franchement, je préfère garder ça pour moi.

L'homme écarta les bras, comme pour lui rappeler où ils se trouvaient.

– Doc, vu comme les choses sont parties, je suis la seule personne intéressée par cette question que vous avez encore une chance de rencontrer avant d'entrer dans la chambre à gaz.

Mo le considéra à son tour. Qu'importait au fond ? L'homme et ses commanditaires connaissaient déjà probablement la réponse à cette question. Et il n'avait rien de mieux à faire pour l'instant que poursuivre cette étrange conversation.

– Oui, j'ai eu des résultats prometteurs sur des aliénés. Associés à un reconditionnement volontaire et à une *talking cure*, certains mélanges de psychotropes ont conduit à une baisse notable de leurs comportements violents.

L'homme eut enfin l'ombre d'un sourire, mais son regard était toujours aussi froid.

– Et... Comment dit-on, déjà ? Qui peut le plus peut le moins, pas vrai ? Vous pourriez aussi changer un poète en brute ?

Morrisson se raidit. Un frisson lui caressa l'échine.

– Qui êtes-vous ?

L'homme se redressa. Son sourire disparut plus vite qu'il n'était apparu. Il jeta un regard en coin à la porte de la cellule. Quand il reprit la parole, sa voix était froide, lourde, implacable.

– Je suis ta seule chance de passer cette porte en homme libre. Mais tu peux m'appeler Ed.

Chapitre 7
5 juillet 1958,
Laboratoire du projet MKULTRA
Saigon, Viet Nam

Le Dr Leczinski regarda Ed faire la grimace en goûtant le café. L'agent s'acharnait à en boire, bien qu'il ne soit absolument pas à son goût. Lecz lui-même avait résolu le problème depuis longtemps, simplement en optant pour le thé. Avant de venir à Saigon, il ne s'était jamais vraiment intéressé à cette boisson, mais il avait rapidement été séduit par la philosophie qui régissait l'art du thé dans ce pays, la façon dont les fleurs qui venaient aromatiser la feuille brune ou verte symbolisaient l'alliance du ciel et de la terre, du Yin et du Yang. Ce qui avait commencé par être une simple accommodation à une situation déplaisante s'était rapidement mué en une véritable passion, une révélation d'un goût enfoui en lui. Un enrichissement. Cette différence d'approche trahissait en somme tout ce qui séparait Lecz et Ed, tout ce qui poussait également Ed à se méfier de Lecz. Le scientifique s'était longuement interrogé sur ce qui les opposait tant. Ed était clairement venu à lui avec un a priori négatif, il ne savait trop pourquoi, mais en général, il savait retourner les sentiments des gens en sa faveur. Même si ses propres sentiments à leur égard étaient beaucoup plus diffus

et ambivalents, il savait se faire aimer. Mais pas dans ce cas. L'animosité de Patterson semblait s'être légèrement tempérée, certes, mais elle restait vive. Lecz en était arrivé à la conclusion que leur différend résidait à un niveau plus profond, plus fondamental, de leurs personnalités respectives. C'était précisément en le voyant grimacer en buvant son café, durant une de leurs rencontres, alors que lui-même se délectait de la saveur terreuse d'un thé aux chrysanthèmes, qu'il eut la révélation de ce qui les éloignait à ce point. L'agent était un roc immuable, un pilier, un chêne profondément enraciné, et il ne parviendrait de ce fait jamais à accorder sa confiance à Lecz, qui était pour sa part mobile et adaptable comme le sable. Et comme ce dernier, il glissait entre les doigts de Patterson quand il tentait de le manipuler, ce qui accroissait considérablement l'irritation que le scientifique provoquait chez l'espion. Mais en tant qu'homme de science, en tant que chercheur éternellement en quête des secrets cachés de l'Univers, il ne pouvait pas se permettre le luxe d'être dogmatique. Il allait là où les faits et les données le guidait, sans se soucier des questions de morale, de politique ou de bienséance : la Vérité, phare aveuglant, oblitérait toute autre considération. Il avait donc fallu aux deux hommes se trouver un *modus operandi* —un *modus cooperandi*, en l'occurrence— pour que leur travail, auquel ils accordaient tous deux la plus grande importance, n'en pâtît pas. Leur compromis s'était assez facilement installé dans un respect des compétences mutuelles de chacun. Ed ne fourrait pas son nez dans les expériences de Lecz, ni dans sa façon de gérer ses équipes et ses ressources, du moment que ce dernier le consultait toujours sur le recrutement, les appels à une aide extérieure ou tout ce qui pouvait constituer une interaction avec le monde environnant en général. Ils se rencontraient deux fois par mois, en présence de Stanley, pour faire un bilan du projet, et en profitaient pour se jauger, cherchant toujours à déterminer si l'un ou l'autre présentait une nouvelle faille qui puisse être exploitée pour bousculer l'équilibre des forces. Stanley, brave petit soldat, anonait ses rapports de labo, ses bilans, ses compte-rendus, sans avoir conscience de la bataille de volontés qui se livrait

autour de lui, des regards inquisiteurs, des explorations à mots cachés, des tentacules, langues psychiques qui s'étendaient de l'un à l'autre, inquisitrices, palpatrices, fouillant, caressant les armures mentales pour y trouver la fissure à envahir investir écarter écarteler pour révéler les chairs tendres en dedans et s'en repaître.

Lecz sortit de la rêverie induite par le bourdonnement monocorde de la voix de Stanley avec un sursaut. Levant les yeux, il vit Ed qui le regardait sans ciller. Il but une gorgée de thé pour se donner une contenance et la saveur florale le ramena à la réalité. Stanley parlait de leur nouvelle recrue, et tentait d'exprimer son mécontentement sans paraître accuser ou critiquer quiconque. Brave Stanley, pauvre Stanley, craignant toujours de blesser ou d'être blessé. Il perdait tant de temps et d'énergie à se soucier des autres, de leur regard sur sa personne ou, plus souvent, de leur indifférence à son égard, qu'il manquait la moitié des choses qui se passaient autour de lui. Il fallait tout de même admettre que dans ce cas précis, celui du Dr Morrisson, il ne pouvait pas lui donner tort. Patterson, qui avait pourtant donné l'impression de consacrer toute son attention à observer Lecz, n'avait pas manqué les sous-entendus patauds du chef de labo.

– Soyez plus clair, Stanley. Est-ce qu'il sabote sciemment son travail, ou est-ce qu'il n'est juste pas à la hauteur de sa réputation ?

Stanley se tut brutalement, et resta bouche bée, transpirant abondamment. Le tableau amusa Lecz, mais il ne le laissa pas durer trop longtemps et vola à la rescousse du chimiste.

– Je doute que le Dr Morrisson soit moins que ce que nous attendions de lui. Par contre, je crains que nous ayons sérieusement sous-estimé la question de ses motivations.

Patterson se pencha en avant, prenant appui sur la table, arborant soudain un air dangereux, que Lecz avait appris à connaître et à respecter.

– Il ne travaille pas ?

Jetant un œil de côté sur son chef de labo toujours empêtré dans sa panique, il décida de tempérer l'humeur de l'agent.

– Il travaille, il travaille... Mais il a clairement compris les applications militaires de nos travaux, et il tente par tous les moyens d'éviter de les rendre possibles.

– Vous en avez parlé avec lui ?

– À plusieurs reprises, oui... Peut-être pas en des termes... aussi directs. Mais le message était clair, sans équivoque. Il a éludé le sujet, et il a poursuivi comme si de rien n'était.

– Il a clairement refusé de prendre en compte vos remarques ?

– Voyons, Ed, vous le connaissez ! C'est un roublard, un m'as-tu-vu. C'est tout juste s'il n'a pas mis les pieds sur mon bureau pendant que j'essayais de lui faire comprendre où se trouvait son meilleur intérêt !

Patterson se gratta la joue du bout du pouce. Il prenait la nouvelle avec beaucoup trop de calme.

– Alors quoi ? On le renvoie au pays ?

Lecz hésita un instant, se demandant si Ed envisageait réellement de libérer Morrisson de ses obligations ou s'il usait d'un euphémisme propre à la Compagnie pour signifier qu'il allait l'éliminer physiquement. L'un et l'autre cas de figure ne l'enthousiasmait guère. Mais pour influencer sur le cours de la discussion vers une issue qui lui semblait préférable, il allait devoir faire un douloureux gambit et exploiter ses propres faiblesses. Ça ne lui était pas un exercice agréable. Il ferma les yeux et se lança.

– Je ne préférerais pas. Nos propres pistes de recherche se sont révélées être des impasses, comme vous le savez très bien. Enfin, elles fonctionnent, à leur manière, mais elles ne remplissent pas nos objectifs. Morrisson a précisément le genre d'esprit qui peut trouver de nouvelles voies à explorer... Il faut juste trouver le bon levier pour le décider à mettre ses atouts à notre service.

Ed ruminait, mâchant un chewing-gum imaginaire. C'était chez lui le signe d'une intense réflexion, et Lecz avait appris à lui laisser le temps d'en venir à bout sans le déranger. Cette perspicacité faisait malheureusement cruellement défaut à Stanley.

– Peut-être... Peut-être que cette expédition dans la jungle... Enfin, si on parvient à la mettre sur pied... Ça pourrait débloquent les choses ?

Les deux autres hommes le regardèrent durement. Stanley se pétrifia à nouveau, ne sachant ce qui lui valait ce peloton de regards assassins. Lecz jaugea calmement Patterson, estima que sa colère d'avoir été interrompu dans sa réflexion ne paraissait pas vouloir s'enflammer, et embraya sur le sujet.

– Oui, peut-être... Est-ce que ce projet est finalement envisageable ?

Ed se tourna vers lui. Il ne souriait pas, mais une étincelle au plus profond de ses yeux signalait qu'il avait une idée, et qu'il en était fier.

– À dire vrai... Oui... Oui, ça devrait être possible. La phase de recrutement pour votre nouveau membre est terminée, mais j'avais encore un léger doute sur le candidat sélectionné... Mais maintenant que j'y pense, il se pourrait bien que ce choix apporte en même temps la solution au problème de "motivation" de ce cher Morrisson.

Lecz et Stanley affichèrent ouvertement leur surprise. Lecz volontairement, pour inciter Patterson à en dévoiler plus sur son stratagème, Stanley inconsciemment, parce qu'il était incapable de dissimuler ses émotions. Patterson se délecta de leurs airs ébahis, comme à chaque fois qu'il avait le sentiment d'avoir été plus malin que les scientifiques qu'il avait charge de superviser. Comportement caractéristique d'un individu à l'instruction sommaire et développant un complexe d'infériorité vis-à-vis de ceux qu'il juge supérieurs à lui sur le plan intellectuel.

– Avant de le recruter, j'ai dû apprendre à bien connaître le Dr Morrisson. Faites-moi confiance, je sais exactement ce qu'il lui faut pour fonctionner à son meilleur niveau. Et il se trouve que c'est aussi ce dont vous avez besoin pour votre petite promenade de santé. D'une pierre, deux coups... Et dans quelques semaines, ce petit malin vous donnera tout ce qu'il a dans le ventre, et sans doute même plus encore.

Il ne leur en dirait pas plus. Il savourait trop sa position de force sur les deux hommes. Lecz se délectait secrètement du succès de sa petite manœuvre, qui avait réussi à en faire dire plus à Ed qu'il ne lui était coutumier, mais il n'aimait pas pour autant le laisser repartir avec un tel sentiment de triomphe. Il voulait rétablir un semblant d'équilibre entre eux, fût-ce par un coup bas. Aiguillonné par le déplaisir d'avoir dû lui offrir une victoire, il assouvait l'irrépressible désir d'aller retourner du pied la pierre sous laquelle le serpent s'était réfugié.

– Et si ça ne fonctionne pas non plus ?

Ed s'affala de nouveau dans son fauteuil. La lueur dans ses yeux s'éteignit brutalement, et il tourna vers lui un regard couleur de tombeau.

– Voyons, docteur... Vous avez vraiment besoin de poser la question ?

Chapitre 8
23 juillet 1958, 5h37 am
Aéroport militaire de Tann Sonn Nhut
Saigon, Viet Nam

Inconfortablement installée sur son strapontin, entre deux caisses ligotées aux parois, Mel se tenait assise bien droite, yeux fermés, adossée à la carlingue dont les vibrations accrues lui signalaient que l'atterrissage était proche. Les turbulences qui les avaient accompagnés depuis leur décollage de Fairfield avaient cessé aux environs de deux heures du matin, lui permettant de grapiller un peu de sommeil. Enfin, seulement cette sorte de demi-sommeil que permettait le vol dans un avion gros porteur. Elle avait appris à maîtriser cet exercice périlleux lors des nombreux déplacements qu'avaient occasionné les missions et les mutations de son père, le colonel Arden. Malgré la mort de sa femme, ce dernier n'avait en effet pas jugé bon de se remettre en ménage, ni de changer quoi que ce soit à sa façon de mener sa carrière. Le résultat pour Mel et Gus, ses deux enfants, fut une vie chaotique, de base en base, de pays en pays, d'hémisphère en hémisphère, au gré des impératifs géopolitiques —à part les deux mois des vacances d'été qu'ils passaient au ranch de Tante Abigail, une vieille fille aussi revêche que son frère le colonel, mais qui avait au moins le mérite de laisser la bride sur le cou

aux deux enfants, du moment qu'ils se présentaient propres et à l'heure à la table du dîner. Cette éducation hors des sentiers battus avait laissé ses marques sur les rejetons Arden, sous la forme de principes moraux gravés à coups de taloches, d'une loyauté et d'une complicité à toute épreuve entre le frère et la sœur, et d'une collection de talents insolites et disparates glanés à la fois sur les terrains du ranch et dans les casernes de l'US Air Force. Quand elle avait finalement obtenu de son père qu'il l'inscrive comme interne dans un lycée privé, afin qu'elle puisse reprendre une scolarité régulière et tenter de pallier ses lacunes académiques qui menaçaient de devenir insurmontables, elle savait, entre autres, tirer au fusil, monter à cheval, pister les animaux sauvages et reconnaître les galons et insignes des trois corps d'armée. Elle avait de surcroît une bonne maîtrise des coutumes d'une dizaine de pays d'Asie et d'Amérique du Sud, parlait espagnol, portugais et un peu coréen. Toutes choses qui lui avaient valu le respect de la part des garçons de son nouveau lycée et la jalousie la plus vive de la part des filles. La situation aurait pu vite tourner au drame, mais les premiers s'étaient vus vite découragés de leurs tentatives de séduction, et les dernières, une fois qu'il fut établi qu'elle faisait rien pour les concurrencer sur le marché des amourettes, avaient fini par s'en désintéresser. Quant à la méfiance des professeurs vis-à-vis de cette élève un peu sauvageonne, sortie de nulle part et sans adulte proche pour la superviser, elle s'était rapidement évaporée au vu du sérieux et de l'excellence de leur élève. Elle avait énormément souffert de la séparation avec Gus, bien sûr, puisque son père avait tenu à le garder près de lui, arguant qu'il ne manifestait de toute façon pas un goût prononcé pour les études. Elle se doutait qu'il ne souhaitait surtout pas se séparer de celui qu'il considérait comme son héritier, et qu'il destinait sans l'ombre d'un doute à la carrière militaire. Mais à chaque fois que la tristesse la submergeait, elle s'abîmait un peu plus dans le travail, et rêvait au plaisir qu'ils avaient à se retrouver à toutes les vacances scolaires, au ranch de Tante Abigail. Au fil des années, Gus évoluait pour ressembler de plus en plus à son père : trapu, musculeux, cabochard, passant plus de temps à

utiliser ses poings que sa tête. Mais c'était aussi une âme généreuse, courageuse, intuitive et toujours à l'écoute des sentiments des autres. Elle savait qu'elle pourrait se confier à lui sa vie durant, sans qu'il ne la juge jamais, et qu'aucun obstacle ne serait jamais assez imposant pour l'empêcher de lui venir en aide si elle le lui demandait. Mel, quant à elle, prenait le chemin exactement opposé : studieuse et cérébrale, elle ambitionnait de devenir médecin, objectif sur la voie duquel elle progressait avec une facilité qui désarma autant ses professeurs que ses camarades du lycée, de la fac puis de l'école de médecine. Mais même si elle était de bonne composition et très appréciée de son entourage, elle ne se liait vraiment à personne, et fuyait comme la peste tout attachement sentimental. On ne pouvait pas dire d'elle qu'elle fût froide ou inhumaine, mais elle n'autorisait personne à percer le secret de sa carapace. À part Gus, plus personne n'avait d'ailleurs accès à sa forteresse intérieure, et surtout pas le colonel Arden. Le jour de sa remise de diplôme, son père l'avait brièvement félicitée avant de lui demander si elle avait l'intention de rejoindre l'armée. Elle avait dit non. Ils ne s'étaient plus parlé. Il était mort quelques mois plus tard, sans qu'ils aient échangé un autre mot. Gus, alors âgé de 19 ans, était venu vivre avec elle. Elle l'avait pris sous son aile et l'avait aidé à réussir sa dernière année de lycée, condition qu'elle avait fixée pour qu'elle l'autorise à choisir ensuite sa propre voie. Elle s'attendait à ce qu'il s'enrôle immédiatement dans les Marines, mais il l'avait surprise en annonçant son intention d'entrer à l'Académie de Police. Elle n'avait été qu'à moitié rassurée : il mettrait sa vie en danger, certes, mais il semblait au moins s'affranchir un peu du modèle de son père, ce que Mel pensait avoir accompli pour sa part des années auparavant. Elle se leurrait, sans doute, comme la suite des événements le lui avait prouvé. Il y a six mois, quand l'armée était venue recruter un médecin susceptible de se joindre à une expédition scientifique en Asie du Sud-Est, elle avait été la première à postuler. Apparemment, le gouvernement tenait à ce que ce soit une expédition strictement composée de civils. La situation étant à ce point explosive dans cette région du globe, Mel pouvait comprendre qu'une impli-

cation trop ouvertement militaire risque de mettre le feu aux poudres. Mais les compétences annexes exigées pour participer à la mission étaient si éloignées de celles que possédaient les confrères de Mel, que tous ceux-ci avaient été éliminés dans les premières phases du recrutement. Seule Mel avait pu justifier de talents autres que le golf et le bridge, et à voir les attentes du colonel chargé des entretiens de sélection, il y avait fort à parier que les délicats petits docteurs aux blanches mains seraient rentrés dans un sac de toile après quelques jours seulement sur le terrain. Le recruteur avait fait la moue quand Mel s'était installée devant lui pour l'ultime entretien, mais il s'était apaisé en jetant un œil à ses tests physiques et de tir. Elle se doutait toutefois qu'il lui restait beaucoup à faire pour le convaincre.

– Je vois que vous avez toutes les compétences requises... Je ne peux pas le nier, mais je m'interroge toutefois sur vos motivations. Pourquoi une jeune fille aussi brillante serait-elle intéressée par une expédition aussi risquée ?

Elle n'avait pas eu besoin de réfléchir. La raison en était lumineuse dans son esprit.

– Vous pensez sans doute que j'espère en tirer assez de prestige pour obtenir les meilleurs internats. Ce qui est vrai. Je pourrais aussi vous dire que vous ne trouverez personne d'autre que moi qui remplisse tous vos critères. Et c'est vrai aussi. Mais la réalité, c'est que quand mon pays a besoin de moi, je ne suis pas du genre à faire la sourde oreille.

En face d'elle, sans qu'il ait bougé un seul muscle, elle avait vu le colonel se mettre au garde-à-vous. Il l'avait couvée d'un regard dans lequel elle aurait presque cru voir de la fierté paternelle. Mais sans doute était-ce simplement parce que c'était ce qu'elle espérait y trouver. Elle avait gagné la partie.

Et ainsi, elle s'était retrouvée peu de temps après sur le tarmac de la base militaire de Travis, avec la désagréable certitude qu'elle s'embarquait dans cette aventure pour se réconcilier avec son père, pour gagner le pardon illusoire d'un mort. Mais il était trop tard pour reculer, et elle balaya ses doutes pour se concentrer sur le présent. Son vol devait également transporter quelques techniciens et formateurs du corps des Marines et de

l’Air Force, qui avaient tous souri de façon désagréable en la voyant. Son pantalon en toile légère et sa chemisette coloniale ne laissaient rien ignorer de ses courbes pulpeuses, et son visage, bien que plutôt carré, était adouci par ses cheveux roux, coupés courts, et la finesse de son grain de peau. Le grain de beauté qui ornait la lèvre supérieure de sa bouche petite et charnue, dont les commissures se relevaient malicieusement, achevait de lui donner un air de pin-up, que même ses lunettes ne parvenaient pas à amoindrir : ses yeux ronds, d’un bleu-gris pétillant, bien que partiellement cachés derrière les verres ovales, laissaient deviner une nature bien plus joyeuse que sérieuse. Son physique, qui lui assurait bien des portes ouvertes et des tolérances de la part de sa hiérarchie hospitalière, devenait dans ce milieu dégoulinant de testostérone un handicap certain. Elle avait donc bravé en silence et sans ciller les sifflements et les remarques salaces, les paris proférés bien haut sur sa véritable couleur de cheveux ou sa capacité à supporter un vol aussi long sans toilettes ni miroir pour se repoudrer. Dès qu’ils étaient montés à bord, elle s’était installée le plus à l’écart possible des autres passagers et avait fait en sorte de se faire oublier.

Trois heures plus tard, elle s’assoupissait entre deux trous d’air, au milieu des râles de ses compagnons de vol vomissant leurs tripes.

Chapitre 9
23 juillet 1958, 7h12 am
Environs du Marché Ben Thanh
Saigon, Viet Nam

Ed Patterson risqua un coup d'œil à la jeune fille assise sur le siège passager de la Jeep bondissante. Un coup d'œil, pas plus, parce que le chaos qui régnait comme d'habitude dans les rues de la ville, associé à l'état déplorable de la rue qu'il avait choisi d'emprunter, défoncée par les camions et les chariots tirés par des buffles, exigeaient qu'il se concentre presque exclusivement sur la conduite de son véhicule. Il aurait pu passer par les belles avenues lisses et droites que les Français avaient construites, la vitrine propre et confortable du magma grouillant de Saigon, mais ça ne servait pas son but. Il voulait bousculer la nouvelle arrivante, la mettre à sa merci. Quand il rencontrait une nouvelle personne, spécialement quelqu'un qu'il souhaitait recruter, séduire ou contraindre, il ne laissait rien au hasard. Il faisait toujours en sorte d'affaiblir ou de déstabiliser sa cible pour s'assurer une position dominante. Il avait peaufiné au fil des années tout un arsenal de techniques toutes plus sournoises les unes que les autres, équivalents psychologiques de coups de genoux dans le bas-ventre ou de poignées de sable jetées dans les yeux. Certaines semblaient franchement puériles, à la limite

de la blague de collégien, coups de fil nocturnes, nourriture périmée, diurétiques dans les boissons, et provoquaient en lui une hilarité déplacée mêlée de honte. Seule comptait l'efficacité, et il atteignait parfois plus facilement son but en sapant les forces ou le moral de son opposant par une petite ruse que par de lourdes menaces. Il avait donc programmé pour le Dr Arden le voyage le plus inconfortable possible, en compagnie de bidasses qui se chargeraient de la rendre vulnérable par leur esprit de corps de garde, et il avait sincèrement pensé qu'aucune femme ne serait au meilleur de sa forme après un tel traitement. Mais en réalité, elle semblait plutôt en forme, et au final, c'était elle qui le mettait mal à l'aise. Désarçonné, il avait continué ses efforts, mais ses petits stratagèmes habituels semblaient sans prise sur la doctoresse. Non seulement elle était descendue relativement fraîche de son vol de nuit, mais elle ne semblait de surcroît pas gênée par la chaleur brutale de la saison humide, et quand il lui avait proposé un petit-déjeuner dans une gargote ambulante au marché Ben Thanh, elle avait opté de son propre chef pour un cornet de grillons frits. Il pensait écoper d'une vierge sacrifiée au dragon, mais il semblait qu'on lui ait envoyé un baroudeur en jupons. Il allait devoir jouer d'égal à égal et il détestait ça. Il lui fallait bien la briefer, mais il tenterait de maintenir les infos au strict minimum. À défaut de pouvoir la mettre à genoux, il pourrait au moins lui faire sentir clairement dans quel sens fonctionnerait la hiérarchie. Les trois autres têtes d'œuf se chargeraient de remplir les trous avec le peu d'informations qu'ils possédaient de leur côté. Et quand elle serait face à cette brochette de dingos, elle finirait bien par perdre ce putain de sang froid.

– On vous a dit quoi, au juste, sur votre mission ici ?

– Pas grand-chose, à dire vrai. Qu'il fallait un médecin pour un suivi de tests de substances médicinales...

– Ouais, en gros, c'est ça.

– Mais c'est pas si simple.

Une putain de petite maline. Ce connard de recruteur avait trop bien bossé.

– On a déjà une petite équipe qui a développé une collection de drogues intéressantes. Des trucs utilisés dans les médecines traditionnelles du coin, en gros, mais en plus efficace. En plus propre. Ça, on connaît assez bien leurs effets. Par contre, le responsable scientifique du projet pense qu'il y a des substances plus puissantes... enfin, plus intéressantes à trouver dans la jungle. Des plantes, des racines, ce genre de choses. D'après ce que les indigènes racontent, en tous cas.

Il tourna à droite et arrêta la Jeep devant le portail d'une ancienne caserne française. Ils l'avaient récupérée à la mise en place de la Training Relations and Instruction Mission, en collaboration avec l'armée des mangeurs de grenouilles. La Mission avait commencé comme une opération conjointe des armées française et américaine, dont le but avait été de former la nouvelle armée du Sud Viet Nam avant que les français se retirent pour de bon du pays. Ce fut au final surtout un énorme panier de crabes où les généraux des deux nations se bouffèrent le nez en dispensant un savoir approximatif aux trouffions vietnamiens, dont le gouvernement déploya tous ses efforts pour envenimer encore la situation. Mais ce nid de guêpes constituait aussi une couverture parfaite pour les opérations secrètes de la CIA, dont celle que Patterson avait charge de superviser. La Compagnie avait choisi d'installer sa petite structure scientifique à l'écart, dans le calme et la discrétion. Depuis la débâcle de la guerre d'Indochine, le bâtiment était resté à l'abandon, et le président Diem le leur avait cédé sans faire d'histoires. Les Français étaient partis depuis maintenant deux ans, trop occupés par leurs propres problèmes en Algérie, et tandis que les USA assumaient dorénavant seuls la tâche herculéenne de créer une armée moderne et efficace à partir de quasiment rien, la Compagnie avait continué à travailler dans l'indifférence générale. La caserne, rebaptisée ironiquement « château de Versailles » avait été discrètement aménagée pour loger leur personnel et leur offrir de bonnes conditions de travail. Les labos du rez-de-chaussée disposaient de tous les équipements nécessaires, et les quartiers des officiers offraient plus d'espace que la plupart des scientifiques en avaient chez eux, le tout étant

de faire abstraction de la salubrité des lieux, qui avaient pâti de leur abandon et qu'ils n'avaient pas les moyens de rénover ou d'entretenir. Mais il y avait d'autres avantages. Même en s'étalant, ils avaient encore beaucoup trop de place : le bâtiment avait été prévu pour une centaine d'hommes des troupes coloniales, et ils étaient à présent moins d'une dizaine à hanter ses couloirs et ses baraquements à la peinture écaillée et aux plafonds moisis. Dans le poste de garde, un vieux vietnamien en chemisette blanche et képi bleu marine — tous deux trop grands pour lui — dévisageait paresseusement les arrivants avant de leur faire passer la barrière.

Merde, la sécurité était une blague, dans ce pays. Si seulement Ed avait pu faire venir une vraie équipe depuis la mère patrie, les choses seraient bien différentes. N'importe qui pouvait entrer ici, et la sûreté du lieu n'était dûe qu'au fait que presque tout le monde ignorait son importance, voire son existence. C'était un bluff risqué, dont Ed se serait bien passé, si on l'avait autorisé à placer quelques MPs convenablement rigides à la porte, avec registre des entrées et sorties, fouilles corporelles, laisser-passers, badges d'identification... Mais ces conneries de politique et de droit international le liaient pieds et poings, le forçaient à bricoler avec les moyens du bord. À quoi bon déployer tant d'efforts et d'argent pour devenir la plus puissante nation sur le globe, si on se laissait dicter sa conduite par le reste du monde ? Un géant entravé par des nains. Patterson gara la Jeep dans la cour, devant le bâtiment administratif, où ils avaient installé les labos. Il reprit le cours de la conversation, espérant toujours sans plus trop y croire instiller un peu de peur dans le cœur de sa passagère.

— C'est une vraie saloperie, cette jungle : si les maladies ou les animaux vous font pas la peau, vous pouvez être sûre que c'est une des tribus de sauvages qui y vivent qui le fera. Ils contrôlent chacun leur petite vallée, et ils ne connaissent du monde que leur territoire et le nom des clans qui les entourent. Des voisins avec lesquels ils sont en guerre perpétuelle, d'ailleurs. Personne n'a de connaissance globale de ce terrain. Si on

part en expédition là-dedans, mieux vaut être sûr de ne jamais avoir besoin d'y retourner. En revenir vivants une fois, ce sera un prodige, deux fois, ce serait un miracle.

– Du coup, vous voulez qu'on emmène directement le labo sur place, plutôt que de ramener des échantillons pour faire le tri en rentrant.

– Tout juste. Et il se pourrait bien qu'on ait besoin d'une expertise médicale sur les effets de ce qu'on va trouver là-bas. Sans compter les petits bobos que vous ne manquerez pas de ramasser en chemin et qui peuvent vite dégénérer dans ce genre de conditions.

– Ça explique vos critères de sélection. Je dois avouer que je me suis demandée si on allait pas me demander d'envahir Ho Chi Minh City à moi toute seule.

Ed réprima un rire. Et se surprit à penser que peut-être, oui, si quelqu'un pouvait réussir ce tour de force, ce serait elle.

– Ce sera pas une promenade de santé, ouais. Vous vous sentez toujours à la hauteur ?

– Quand j'avais treize ans, j'ai suivi mon père dans une expédition d'un mois le long du Matto Grosso. Vous faisiez quoi, à cet âge-là ?

Patterson sentit naître un sourire sur ses lèvres, et cette fois ne le retint pas.

– Je courais dans les champs de maïs de l'Iowa avec Betty Louise. Vous marquez un point.

– Vous allez me présenter le reste de votre fine équipe ?

Il sauta en bas de la Jeep et attrapa le sac de la jeune fille sur la banquette arrière. Quoi qu'il pense d'elle, il ne pouvait pas totalement réprimer ses vieux réflexes de galanterie.

– Suivez-moi. Je sens que vous allez pas être déçue.

Chapitre 10
27 juillet 1958, 9h27 am
Environs de Saigon, Viet Nam

La petite colonne, composée de deux Jeeps et un camion tout-terrain, s'était mise en route depuis un peu plus d'une heure. Elle venait à peine de sortir de la ville, dans ce qui commençait à ressembler à la campagne. Pas la campagne comme Stanley l'imaginait il y a encore moins de deux ans, une plaine verte légèrement vallonnée, entrecoupée par l'occasionnelle palissade blanche, mais du moins les immeubles avaient-ils disparu pour laisser place à des maisons basses en bois, séparées par des jardins et des vergers luxuriants. Il s'essuya le front avec son mouchoir. La chaleur commençait déjà à grimper, alors que la matinée était à peine entamée. Un an et demi dans ce pays de malheur, et le climat l'indisposait toujours autant. Sa peau restait maladivement pâle, et virait à l'écarlate s'il passait plus d'une heure à l'extérieur. Et bien qu'il ait opté pour la coupe la plus courte possible pour ses fins cheveux blonds, il transpirait toujours aussi abondamment. Il jeta un œil au Dr Morrisson, assis sur la banquette arrière en compagnie du Dr Arden. Il avait fallu moins de trois mois au jeune Noir pour se fondre dans le paysage. Le Dr Arden donnait l'impression d'avoir toujours vécu ici. Quant au Dr Leczinski, qui voyageait dans

la Jeep de tête, il semblait totalement imperméable au monde qui l'entourait, comme à son habitude. Et Timothy Stanley Jr, comme toute sa vie durant, se trouvait gras, pataud, mal à l'aise, un singe en tutu dans une représentation du Lac des Cygnes.

Il était doué dans son domaine, certes, en tous cas assez doué pour avoir été sélectionné dans ce projet en tant que responsable du laboratoire. Il se jouait cette litanie en boucle, jour après jour, dans l'espoir de finir par s'en convaincre. Il commençait malgré tout à penser qu'il garderait toujours un doute à ce sujet, et qu'il vivrait le restant de ses jours avec cette petite voix insidieuse dans sa tête lui répétant qu'il avait surtout eu de la chance. La chance, en premier lieu, de faire ses études sous la direction du Pr Lodge, qui avait apprécié sa rigueur et sa fiabilité et l'avait engagé comme laborantin, dans le but de le former à devenir son chef de labo. Lodge était un vieux garçon un peu excentrique sur lequel courait les plus folles rumeurs. Avait-il réellement vu quelque chose de spécial en Stanley, ou était-ce simplement son brin de folie qui avait parlé, une fois de plus ? Quelques années plus tard, alors que Lodge avait déjà pris sa retraite, et que le gouvernement avait demandé au doyen de l'Université s'il connaissait quelqu'un pour intégrer l'équipe qu'ils étaient en train de rassembler pour travailler sous les ordres de Leczinski, il avait naturellement recommandé le chef du laboratoire de chimie, Stanley, sans même prendre la peine d'examiner d'autres candidatures. Si le hasard —ou le destin— ne lui avait pas fait croiser la route de Lodge, si celui-ci s'était entiché d'un autre de ses étudiants, si le doyen avait décidé de proposer le poste aux autres membres du labo, serait-il ici aujourd'hui ? Jamais il n'avait été, ni ne serait, brillant dans ses accomplissements, flamboyant dans son caractère ou même simplement populaire parmi ses collaborateurs. Le Dr Morrisson se faisait aimer ou détester presque instantanément : il entraînait dans une pièce, auréolé de ses idées fracassantes et de ses ardeurs révolutionnaires, et l'assistance se rangeait immédiatement pour ou contre lui. Le Dr Arden, pour sa part, semblait jouir d'un charme absolument irrésistible, du moins en ce qui concernait les hommes, qu'elle mettait tous à ses pieds

sans jamais donner l'impression de rien faire dans ce but. Ils l'avaient vu arriver le premier jour derrière l'Agent Patterson *qui portait ses bagages*. Dans les rares occasions où Stanley avait dû s'entretenir avec Patterson, qui chapeautait le projet pour la CIA, il avait toujours eu l'impression que le barbouze était prêt à le refroidir au moindre mot de travers. Ce type était du genre à dormir avec un automatique sous l'oreiller, bon sang, et moins de deux heures après l'arrivée de la jeune doctoresse à Saigon, Patterson lui mangeait déjà dans la main. Le pire étant que Stanley ne parvenait même pas à en concevoir de la jalousie ou de la rancœur : il devait bien s'avouer qu'il avait été lui-même incapable de résister à Mel. Elle vous écoutait avec un intérêt si sincère, avec tant de chaleur, que vous en oubliiez tous vos défauts, et que vous vous sentiez soudain l'âme d'un chevalier en armure. La seule personne qui lui ait jamais fait ressentir quelque chose d'approchant était le Dr Leczinski. Évidemment, les échanges avec ce dernier n'étaient pas chargés de la tension érotique que générait Mel Arden, mais Leczinski donnait toujours l'impression que tout ce que vous lui disiez était digne d'intérêt. Il était pourtant d'une intelligence phénoménale, peut-être même supérieure à celle de Morrisson, mais jamais il ne faisait preuve de la moindre condescendance envers les personnes moins douées qui osaient échanger avec lui. Elles étaient peu nombreuses, certes, parce que le docteur en pharmacie et botanique pouvait sembler froid et malhabile dans les relations humaines. Mais ceux qui osaient passer outre étaient récompensés par sa considération, son respect et son écoute, quelle que soit la valeur réelle de ce que vous aviez à dire. Morrisson, imbu de sa personne et enivré par ses propres idées, aurait pu en prendre de la graine. Timothy, pour sa part, ne disposait d'aucun de ces atouts : son manque de charisme était tel qu'un de ses camarades de classe, jusqu'au jour de leur remise de diplôme, l'avait appelé « Jim ».

Sous les roues de la Jeep, la route déjà mal en point céda la place à un chemin de terre encore plus défoncé. Les cahots soudains arrachèrent Stanley à ses moroses considérations, et il s'accrocha à son siège en sentant son estomac chavirer au rythme

des nids-de-poule. Il s'était évidemment attendu à ce que le confort de leur voyage aille en empirant, mais il avait espéré contre toute raison avoir plus de temps dans un relatif confort. Mais tout dans ce pays était cabossé, usé jusqu'à la trame, rafistolé. À se demander pourquoi tant de gens semblaient vouloir se battre pour en obtenir le contrôle. Pour peu qu'on lui demande son opinion, ils les auraient qualifiés d'enfants jouant au Roi de la Montagne dans une décharge municipale. À partir de ce point, l'état de la route ne ferait qu'empirer, et leur confort se dégrader, jusqu'à ce qu'au final, ils soient obligés de continuer à pied, dans la jungle et les montagnes. Alors, il troquerait le mal des transports et les coups de soleil pour les ampoules, les courbatures et les piqûres d'insectes. Stanley se sentait déjà si peu à sa place à Saïgon, si mal adapté au climat, à la cuisine et aux conditions sanitaires, il n'aurait jamais cru que cette ville puante et grouillante de cafards puisse un jour lui manquer, lui sembler un havre de luxe et de civilisation qu'il tarderait de retrouver. Il n'était pas bâti pour ce genre d'aventures, il était fait pour travailler dans un labo aux USA, de préférence en Nouvelle-Angleterre et si possible avec l'air conditionné. Crapahuter dans la jungle, dormir à la bonne étoile, ces choses lui étaient aussi naturelles que voler pour un crapaud. Mais Lecz —le Dr Leczinski— le lui avait demandé. Pas ordonné, *demandé*. Il avait collecté des informations, dans des récits de voyage ou par des indigènes, qui laissaient croire que des plantes aux propriétés surprenantes poussaient au fin fond de ce bourbier plein de serpents et de moustiques.

Et quand le Dr Leczinski avait besoin de lui, Stanley répondait à l'appel.

Chapitre 11
13 août 1958, 8h07 pm
Jungle de Bu Gia Map
160 km au nord de Saigon, Viet Nam

Adossé contre un arbre, avachi sur la terre nue du sous-bois, Morisson regardait le feu de camp qui scintillait dans la pénombre grandissante. Il transpirait dans la moiteur étouffante, trop fatigué pour essuyer les gouttes de sueur qui lui coulaient dans les yeux, comptant les courbatures qui martyrisaient ses jambes, et se demandait à quoi rimait ce feu. À quoi, *bordel*, rimait ce putain de feu, dans cette foutue jungle qui était aussi chaude que le trou du cul du diable. Les baroudeurs de la Compagnie qui leur servaient d'escorte l'allumaient chaque soir pour y faire chauffer leurs rations, mais pour cela, les réchauds à gaz auraient suffi. Ils y faisaient rôtir l'occasionnelle bestiole qu'ils tiraient au cours de la journée. Mais ceci non plus n'était pas indispensable au bon déroulement de leur expédition. Il y avait là une fonction symbolique qui échappait à son entendement. Tout au plus, Mo soupçonnait-il que tout ceci se résumât à de primitives démonstrations de virilité, une façon de s'affirmer comme les protecteurs, ou les fournisseurs,

de la tribu. Car c'était à peu près à ce stade du développement humain qu'ils en étaient revenus. Ils avaient leurs chasseurs, leurs cueilleurs, et leur chaman.

À chacune des étapes qui entrecoupaient leur périple apparemment sans fin, Mel et Mo prélevaient fleurs, racines, écorces et feuilles correspondant aux descriptions de la liste de spécimens intéressants établie par Hiram, et ce dernier, en sa vertu d'homme-médecine du clan, vérifiait si les récoltes contenaient les espèces recherchées. Le cas échéant, Stanley en extrayait les principes actifs dans leur labo de fortune, pour les confier à nouveau aux docteurs Arden et Morrisson qui tentaient d'en déterminer les effets potentiels. Les porte-flingues chargés de leur sécurité n'avaient donc pas grand-chose à faire pour le moment, et tuaient le temps en défis, démonstrations et bravades qui ne semblaient destinées qu'à tenter d'établir lequel des trois était le mâle alpha. Mo les regardait parfois d'un air perplexe, se demandant ce qui se passerait s'ils parvenaient enfin à établir leur classement. Il espérait pour Mel que ce jour ne vienne pas.

D'un point de vue scientifique, leur expédition était pour l'instant décevante. Ils n'avaient rien trouvé de révolutionnaire. Rien en tous cas qui paraisse satisfaire Lecz. Mo ne savait pas au juste ce qu'il espérait réellement dénicher, et il ne préférait pas demander. Il savait que le projet auquel il participait, baptisé par la CIA « MKUltra », s'intéressait aux effets des modificateurs des états de conscience, avec pour arrière-pensée de les utiliser pour créer des super-soldats. Mais depuis qu'on l'avait enrôlé de force, il tentait d'en infléchir le cours dans d'autres directions, espérant qu'en jetant quelques os à ronger aux pontes de Langley, il pourrait dissimuler le fait qu'il faisait en réalité son possible pour saboter leur entreprise. Nombre de substances avec lesquelles ils expérimentaient pouvaient aider à gérer le stress post-traumatique des combattants, allonger leurs périodes d'éveil, favoriser la régénération cellulaire ou améliorer la vision nocturne. C'était bien éloigné des espoirs de Patterson et de ses semblables, qui rêvaient de légions de super-héros en collants marchant au pas de l'oie pour aller combattre le péril rouge, mais ça suffisait à les faire patienter

pour le moment, et Morrisson espérait qu'à terme, ils se lasseraient d'attendre et mettraient fin à ce projet. Avec beaucoup de chance, ils le renverraient du coup à la vie civile et il pourrait oublier cet épisode déplorable pour reprendre le cours de ses recherches.

Il n'était pas sûr, par contre, que les intentions de Leczinski soient aussi louables que les siennes. À dire vrai, Mo commençait à le soupçonner d'être plus qu'un simple participant à cette initiative. Il avait acquis depuis longtemps la certitude qu'Hiram était membre du projet de son plein gré, mais il commençait à se demander s'il n'en était pas même en partie initiateur. Des soupçons éveillés notamment par les sous-sols de la caserne où leur labo principal était installé, dont l'accès était interdit et surveillé nuit et jour. Lecz y passait beaucoup de temps, et Mo était sûr d'y avoir vu entrer des volontaires de l'armée vietnamienne qui n'en étaient pas ressortis. Peu de temps après son arrivée à Saigon, Morrisson avait eu l'opportunité de jeter un œil furtif aux dossiers de Lecz, alors qu'il patientait dans son bureau pour lui présenter les résultats de ses premières recherches. Il avait été rapidement interrompu par l'arrivée du botaniste aux yeux froids, qui avait immédiatement compris ce qui s'était passé. Il n'avait pas dit un mot, mais dès le lendemain, il avait rangé tous ses dossiers sous clé, et Mo avait eu le sentiment qu'on le surveillait de près. Il ne pouvait pas en être certain, à partir du peu qu'il avait réussi à lire de ces compte-rendus de recherche, mais il avait eu le sentiment que Lecz travaillait avec des substances nocives, voire extrêmement toxiques, qui ne se contentaient pas d'emmener leurs utilisateurs dans les contrées les plus ténébreuses de leur inconscient, mais risquaient également de prendre leur écôt sur leur métabolisme, les laissant dévastés tant psychiquement que physiquement. Et connaissant Lecz comme il le connaissait, il ne pouvait pas douter qu'il ait testé ces substances sur des sujets humains... Il était clairement du genre à vouloir pousser une expérience jusqu'à son dénouement, quelqu'en soit le prix à payer.

Les autres scientifiques qui composaient leur équipe lui semblaient plutôt inoffensifs. Stanley était un exécutant de grand talent, mais dénué de la moindre imagination. Les autres laborantins n'étaient que des petites mains, travaillant sur des bribes de formules qui ne leur permettaient jamais de saisir le projet dans son ensemble. Il ne pensait pas avoir à craindre quelque chose de la part de Mel non plus. Il se doutait que son jugement était probablement faussé : difficile de ne pas céder au charme de cette fille joyeuse, pleine de vie et si forte qu'elle en semblait indestructible. Il sentait toutefois que sa volonté d'aider les autres —voire de sauver le monde— était sincère, et qu'elle n'était sans doute pas impliquée dans les projets les plus sombres de la Compagnie. Cela avait de fait soulevé la question des raisons de sa présence ici. Il avait réussi à amener la conversation sur ce sujet un soir de mousson, après une demi-douzaine de bières, dans une gargote de Saïgon. L'humeur jusque là euphorique de la jeune fille s'était immédiatement refroidie, et elle avait déclaré vouloir servir son pays. Si c'était l'excuse qu'elle se donnait, elle ne semblait elle-même ne plus réussir à s'en convaincre. Mais l'impact émotionnel que sa question avait eu sur elle avait suffi à le convaincre que si ses motivations étaient plus profondes que cela, elles n'en étaient pas pour autant mauvaises. Au final, il en revenait toujours à Lecz. C'était lui qui donnait le ton, insufflait son âme maléfique à ce projet. C'était lui qui tirait les ficelles, c'était lui qu'il fallait contrer. Patterson avait beau penser tenir Mo en laisse avec ses menaces, rien ne ferait de lui le complice d'un Dr Mengele à la petite semaine.

Le problème restait qu'on se méfiait trop de lui pour qu'il ait réellement les moyens d'agir. Cette expédition en était la preuve. Il avait eu beau se forcer à fraterniser avec les membres de leur escorte, participer à leurs concours de tir et rire à leurs blagues salaces, il ne savait toujours pas où ils se dirigeaient, ni ce qu'ils cherchaient réellement. Lecz s'était fait accompagner par un guide local, un homme aux dents brunies par le tabac qu'il chiquait sans arrêt et au regard fourbe, qui donnait l'impression d'être prêt à vous égorger pour une bouchée de pain.

Ils interrogeaient tous les indigènes qu'ils rencontraient sur leur route, mais Mo n'était pas invité à ces discussions. Durant les deux premières semaines, le résultat de cette enquête ne semblait pas ravir Leczinski —si cela était possible, il semblait encore plus morose que de coutume. Les récoltes d'échantillons auxquelles ils se livraient ressemblaient d'ailleurs à une simple manœuvre pour les occuper en attendant de trouver la piste de leur objectif véritable. Mais dernièrement, il semblait plus agité, presque impatient. On devinait qu'ils se rapprochaient de leur but. Restait à savoir ce qu'était ce dernier. Mo jeta un regard furtif au visage de Lecz, à la lueur malsaine qui brillait dans ses yeux.

Peu importait ce qu'ils tentaient de trouver, si ça réjouissait autant un être tel que celui-là, ça ne pouvait pas être une bonne nouvelle pour le reste de l'humanité.

Chapitre 12

Petits hommes. Petites idées.

Des cochons qui vont au marché.

Des cochons, qui ont reçu le cadeau des Dieux Anciens. Apporté aux hommes dans les veines des singes sacrés. Singes serviteurs des Dieux. Et les hommes utilisent le cadeau des Dieux pour quoi ? Explorer leurs nombrils. Compter leurs orteils. Ce petit cochon est allé au marché.

Des mois, des années, une vie à chercher ce cadeau. Cette clé. La clé de ma libération, de votre libération, de la libération de toute l'humanité. Et ceux qui la détenaient, qui auraient pu l'apporter au monde, la gardaient pour eux, pour rien, pour se rouler dans la boue, pour leurs âmes trop petites et leurs désirs sans importance.

Les Dieux n'avaient pas le bon interlocuteur. Ils n'avaient que ces cochons. Des sauvages, des cochons sauvages, qui n'ont jamais connu que leur jungle, jamais vécu que dans leur porcherie, leur village de paille, de paille et de bois, de paille et de boue. Aveugles même à la beauté des réalisations de l'ancien Peuple Élu. Comment ont-ils pu succéder ainsi à l'ancien Peuple Élu, vivre dans sa cité désormais morte, sans comprendre la splendeur de ce cadeau, la gloire qui leur était échué. L'an-

cien Peuple vivait là, aussi, dans l'ombre des Dieux, mais eux savaient, eux comprenaient. Pas ces cochons qui ont regardé le Temple tomber en ruines et n'ont rien fait pour l'en empêcher, n'ont rien fait que construire dans ses vestiges leurs maisons de paille et de bois, de paille et de boue, n'ont rien fait qu'utiliser le cadeau des Dieux pour explorer leurs nombrils, pour compter leurs orteils. Mais comment auraient-ils pu savoir quoi faire de ce don ? Il leur aurait fallu un homme comme moi, qui a connu le monde, qui connaît les hommes, qui s'est vautré dans leurs plus noirs secrets. Un homme qui a commencé déjà à se débarasser, à se nettoyer de la souillure de l'humanité, un homme qui sait que pour s'élever vers la divinité, il faut redescendre vers le singe.

Des années à les observer, des années à les étudier, caché sous le masque. Les masques. Le brillant scientifique. Le fervent patriote. L'ami toujours présent, toujours à l'écoute. Les regarder se tortiller dans leurs vies trop étroites, à explorer leurs nombrils, à compter leurs orteils, et à venir pleurer sur mon épaule, pour que je les comprenne, que je les réconforte, que je les soulage. Je vous ai compris. Vous vous effondrez sous le poids de votre propre humanité, sous le fardeau de vos névroses, de vos psychoses, de vos complexes, vos désirs, vos frustrations, vos pulsions inassouplies, sous tous ces mirages que vous vous êtes fabriqués pour vous donner l'illusion d'être plus que des animaux, des êtres supérieurs, des êtres illuminés, les égaux des Dieux.

Depuis toutes ces années, je marchais parmi vous en ayant le sentiment de marcher à côté de vous. Vous affichiez tous vos sourires et vos mines réjouies, tandis que je me débattais au fond d'un puits, battant des pieds dans l'eau glacée pour ne pas me noyer, un puits si profond que je ne pouvais même pas en voir l'issue, je ne pouvais même pas savoir si à l'extérieur régnait le jour ou la nuit. Je voulais tant rejoindre vos rangs, arborer le même masque de bonheur, mais je ne connaissais que les ténèbres, votre vie semblait si lumineuse, mais mes désirs me tiraient dans la fange, dans le chaos, dans la douleur. Et je n'étais pas jaloux, non, pas jaloux, je vous regardais comme

on contemple la splendeur des idoles. Je ne comprenais pas comment vous pouviez rayonner ainsi, pourquoi vos existences n'étaient que joie et félicité, tandis que je n'étais qu'une boule de haine et de colère. Et j'ai décidé que pour devenir comme vous, il me suffisait peut-être de prétendre l'être. Depuis le temps que je vous observais, je connaissais vos manières, je connaissais vos masques, il n'a pas été difficile de vous singer. J'ai si bien su refléter vos apparences que vous m'avez accueilli à bras ouverts, vous avez laissé l'enfant sauvage, couvert de sang et d'excréments, pénétrer dans le séjour des dieux.

Mais vous n'étiez pas des dieux.

Des cochons qui vont au marché.

Petit à petit, j'ai vu se fissurer les idoles, j'ai vu tomber les masques. Vous ne baigniez pas dans la lumière, mais dans l'illusion. Couverts d'argile, des couches et des couches, sèches depuis tant d'années, qu'il me suffisait de vous effleurer du bout de l'ongle pour la voir s'effriter, pour exposer au grand jour la triste vérité qui se cachait en-dessous. Frustration, colère, douleur, solitude, tristesse, jalousie, haine, aucun de vous n'échappait à ces fléaux, chacun de vous était au moins aussi souillé que moi, son âme aussi défigurée que la mienne. Et vous ne compreniez pas. Et vous ne saviez même pas que chacun de vos voisins, chacun de vos prochains souffrait des mêmes maux que vous, que vous n'étiez pas seuls au fond du puits. Ce que je croyais votre force était votre plus grande faiblesse. Ma déception était immense. J'ai pensé à retourner au fond de mon puits, y couler, m'y noyer, entraîné par le poids de ma peine.

Mais je me suis demandé ce qui vous faisait continuer. Quel étrange ressort animait ces automates, quel mécanisme agitait ces sacs de haine de jalousie de rancœur de tristesse pour qu'ils continuent à traverser leur vie faire leur place dans le monde, jour après jour et s'en dire heureux. Je vous ai observé encore. Je vous ai laissé me parler. J'ai écouté et j'ai compris. J'ai compris que c'était là que résidait le véritable pouvoir, que je m'étais arrogé le pouvoir, sans même le savoir encore. Celui qui comprendrait ce qui blesse l'humanité, celui qui trouverait la racine du mal, celui-là serait le sauveur, le vrai, l'unique,

le premier homme libre. Et qui était mieux placé pour aller sonder les profondeurs que moi, qui avait grandi au fond de l'abysse ? J'y ai consacré ma vie, j'ai saisi chaque opportunité pour explorer l'âme humaine, dans ce qu'elle a de plus noire, de plus abjecte, de plus misérable. J'ai côtoyé des monstres, appris tout ce qu'ils avaient à m'offrir, j'ai bradé le peu d'humanité qui me restait, je me suis livré à toutes les abominations pour voir de mes yeux la vermine grouillante, l'ogre sombre tapi au cœur de tous les hommes, le regarder dans les yeux et comprendre ses désirs. J'ai fait ce sacrifice pour vous, pour vous comprendre. Il me restait une dernière porte à déverrouiller, et le Sang des Dieux en était la clé. J'ai compris. Je vous ai compris.

Je vous ai compris.

Je ne vous réconforterai pas, mais je vais vous soulager. Les Dieux vous ont offert le remède, mais vous n'avez pas su l'utiliser, vous l'avez corrompu, vous en avez fait un nouvel outil d'introspection, d'auto-analyse, comme s'il y avait en vous un trésor à découvrir, une liberté à conquérir. Mais la seule liberté est dans l'animalité, dans l'abolition de la psyché. Vous n'avez pas su utiliser le remède offert par les Dieux, mais je vous l'administrerai de force. J'ai su redevenir un singe, un des singes sacrés dans les veines desquels les Dieux offrent leur Sang, leur remède au fléau qu'est l'humanité. Certains d'entre vous auront la force de suivre ma voie. D'autres ne seront que nos instruments. Le Sang des Dieux triera le bon grain de l'ivraie.

Ce petit cochon est allé au marché.

Ce petit cochon a connu l'illumination.

Ce petit cochon s'est fait manger.

Chapitre 13

Jungle de Bu Gia Map

Inutile. Inutile. Inutile.

Rien ne ressemble plus à un arbre qu'un autre arbre. Se perdre, c'est mourir. Ne pas courir. Prendre le temps de trouver des repères. S'assurer de ne pas tourner en rond.

Et se faire rattraper par le monstre.

Courir alors. Le plus vite, le plus loin possible. Un athlète, avec des récompenses, des trophées. Le Docteur Morrisson, savant et athlète, forcément capable de distancer le monstre. Mais on est loin des pistes de course de Berkeley. Le sol se dérobe, glisse, joue contre lui. Il tombe sans arrêt, titube, prend appui sur sa main mutilée pour amortir ses chutes. La douleur lui arrache des hurlements. Signale au monstre sa position.

Mo fatigue. Son cœur accélère. Son sang le fuit encore plus vite, malgré le garrot improvisé avec son T-shirt. Un reliquat de raison lui parle à travers une brume de douleur et de fatigue. Laver la plaie. Désinfecter la plaie. Les morsures humaines s'infectent vite. Mais il n'a pas le temps, pas de matériel, il doit courir, s'éloigner du monstre. À condition qu'il ne tourne pas en rond. Ça fait des heures qu'il court. Des jours. Des mois. La nuit tombe. Pour la première ou pour la millièème fois ? Il fait de plus en plus sombre, il court à l'aveuglette. Dans ces condi-

tions, pourquoi lutter pour garder les yeux ouverts ? Il tombe encore, roule en bas d'une colline. Il se cogne contre le sol, se cogne contre les arbres, se fait gifler par les fougères. Il roule sans pouvoir s'arrêter, jusqu'à ce qu'un arbre se dresse sur son chemin et arrête sa chute. Il tente de se débloquer, y parvient, tombe et roule encore un peu plus loin. Il reste couché. Même s'il se relève, il ne saura plus dans quelle direction se diriger. Dans ces conditions, à quoi bon se relever ? Un ruisseau coule ici, il l'entend, il rampe vers lui, le trouve, sent sa main tremper dans l'eau fraîche. Il fait noir autour de lui. Il fait noir à l'intérieur. Il se laisse sombrer.

On le déplace. On le porte. Le monstre l'a retrouvé. Ou alors il a couru en rond et est revenu se jeter entre ses griffes. Peu importe. Les tortures vont reprendre. Le poison, les blessures. Il lui ouvre la bouche, le force à boire le poison. Il veut cracher, on le maintient de force. Non. C'est de l'eau, cette fois. Ça ressemble à de l'eau. Peu importe. Il a abandonné, il se livre au monstre, qu'il fasse de lui ce qu'il veut. Les ténèbres l'accueillent à nouveau.

Il y a des gens. Des gens qui ne sont pas le monstre. Ils le font boire, le font manger. Il pense qu'ils s'occupent de ses blessures, aussi, mais la douleur est à chaque fois si intense qu'il sombre à nouveau dans l'inconscience. Et puis les gens reviennent, et toujours pas de signe du monstre. Il s'est peut-être trouvé des esclaves, ils le préparent peut-être seulement à une nouvelle torture. À chaque réveil, il se sent un peu plus fort. Il tente de le cacher. Il aura besoin de toutes ses forces et de toute leur surprise pour s'enfuir à nouveau. Il sait qu'il devrait plutôt utiliser son énergie pour tuer le monstre, mais la peur le pétrifie à cette seule idée. Il doit partir, loin, et oublier. Et se faire oublier. Enfouir ces images, ces souvenirs, les enterrer au plus profond de la jungle.

Et brûler la jungle.

Le monstre n'est pas là. Ce n'est pas la tanière du monstre. Des chasseurs d'un village voisin ont trouvé Mo près du ruisseau, l'ont ramené au village pour en consulter le chef. Ils n'avaient jamais vu de Noir, ils se demandaient s'il était un homme, un démon, un animal. Et dans ce dernier cas, s'il était comestible. Après de longs débats, il fut décidé qu'il était probablement un homme et qu'il serait soigné. La communication s'avère quasiment impossible, à part quelques gestes élémentaires. Il s'entête à leur répéter « Saigon, Saigon », mais il ne doit pas prononcer correctement, car il n'obtient que des hochements de tête. Il veut repartir, il veut s'éloigner encore du monstre, il en est trop proche, il en sera toujours trop proche tant qu'il n'aura pas mis au moins un océan entre eux. Il n'est pas encore tout-à-fait remis de ses blessures, mais sa peur lui donnera les forces qui lui manquent. Bientôt. Bientôt.

Il pensait fuir sa peur, la laisser derrière lui, dans la jungle, mais il réalisa en arrivant à Saigon qu'elle l'avait devancé. Tout au long de l'éprouvant voyage, à pied puis à l'arrière des camions défoncés des routiers qui avaient bien voulu le prendre en charge, Mo avait imaginé qu'il serait en sécurité une fois revenu dans la ville. Mais dès qu'il avait rejoint les ruelles bruyantes et odorantes, il avait réalisé que tout ce qu'il avait possédé et tous ceux qu'il avait connus ici étaient reliés directement à la CIA. Et il ne voulait pas retourner entre leurs griffes. Ce serait peut-être sa seule chance de leur échapper. Sans compter qu'il ne savait pas quelle serait leur réaction s'il revenait, seul, avec une histoire invraisemblable pour expliquer la disparition des autres membres de l'expédition. Cela faisait donc trois jours qu'il traînait dans les rues, dormant dans les arrière-cours et les parcs, mendiant des bols de soupe en échange de son aide dans les gargotes des alentours du marché. L'éminent scientifique portait des caisses, nettoyait le sol, sous le regard suspicieux des commerçants. Sa blessure à la main s'était rouverte sous l'effort. La troisième nuit, il avait surpris un rat qui commençait à ronger son bandage sanguinolent. Il s'était résolu à se rendre à la Compagnie dès le lendemain. Mais une idée horrible l'avait

saisi. Et si le monstre, si Lecz était revenu à Saigon lui aussi ? Dans son esprit, son tortionnaire était à présent inextricablement lié à cet endroit maudit dans la jungle, mais il pouvait très bien décider lui aussi de revenir à la civilisation. Et s'il était retourné directement voir Patterson, qui savait ce qu'il avait pu lui raconter ? Mo ferait un bouc émissaire parfait pour les horreurs qui s'étaient déroulées là-bas, d'autant plus que Lecz avait toujours joué les employés modèle, contrairement à lui. Cette idée l'avait tenu encore quelques jours dans la rue, mais les privations et la peur de voir sa blessure s'infecter, de perdre le reste de sa main à la gangrène, lui avaient fait oublier ses craintes. Il aurait pu tenter de se rendre à l'ambassade, mais nul doute que Patterson considérerait cela comme une rupture de leur contrat. Et même si les autorités ne remettait pas Mo entre ses griffes, il saurait prendre sa revanche en révélant son sale petit secret. Amanda. Personne ne devait savoir pour Amanda. Sa marge de manœuvre était donc mince. Et comparée à la courte vie qui l'attendait dans les rues de Saigon, l'idée de passer le reste de ses jours dans une prison secrète de la CIA lui semblait idyllique. Il avait donc rassemblé ce qui lui restait de courage et de dignité, et s'était rendu à l'ancienne caserne qui avait abrité leur petit groupe.

Et il n'avait trouvé que des ruines noircies.

Il était resté un long moment, figé, sans comprendre, à contempler les moignons de murs calcinés et l'amoncellement de gravats qui enterraient son dernier espoir de quitter ce pays sans que la Compagnie exerce de représailles sur lui. La matinée arriva à sa fin, et il se tenait toujours debout devant la barrière, tandis que la chaleur se faisait plus pressante. Il finit par se sortir de sa torpeur, et avisa la loge du gardien. S'il parvenait à s'y introduire, elle pourrait au moins lui fournir un abri. Il testa la porte, qui s'ouvrit. Mais à peine l'eût-il franchie qu'une petite vietnamienne d'une soixantaine d'années se jeta sur lui, agitant les bras et le noyant sous un flot de paroles incompréhensibles. Derrière la furie qui tentait de le mettre à la rue, il aperçut un petit homme agenouillé, un bol dans les mains, qui le regardait, pétrifié, les yeux ronds. Après un moment d'hé-

situation, il reconnut le gardien qui avait tenu le poste, jour et nuit, depuis son arrivée à Saigon. Il pointa un doigt accusateur vers lui et lui demanda ce qui s'était passé. Le gardien s'affaissa, atterré d'avoir été reconnu, puis s'adressa à la femme, qu'il renvoya sèchement à ses fourneaux. L'homme fit ensuite signe à Morrisson de s'asseoir en face de lui. Voyant son regard affamé, il lui servit un bol de bouillon aux nouilles de la marmite posée devant lui. Tandis que Mo les engloutissait voracement, le gardien s'adressa à lui dans un anglais approximatif.

Il ressortit de son baragouin que l'expédition était rentrée en pleine nuit, trois semaines auparavant. Du moins, ce qu'il en restait. Une seule Jeep, la capote fermée. Le gardien était presque sûr d'avoir reconnu Lecz au volant, mais dans l'obscurité, à travers les voiles du sommeil dont on l'avait tiré, il n'avait pas réussi à voir si quelqu'un l'accompagnait. Le vieil homme l'avait laissé entrer, et était immédiatement retourné se coucher. Mais des éclats de voix l'avaient à nouveau réveillé peu après. Jetant un œil dans la cour, il avait vu Lecz charger des caisses à l'arrière de sa Jeep, poursuivi par un laborantin dépenaillé qui l'invectivait. Peu de temps après, l'Agent Patterson arrivait et demandait à entrer. Il parvint à faire cesser la dispute entre Lecz et le reste du personnel. Les entraîna à l'intérieur du centre. Le tumulte s'étant calmé, le vieil homme avait pu se rendormir. Pour une heure seulement, quand plusieurs coups de feu espacés retentirent. Le gardien n'osa pas bouger. Le silence s'installa à nouveau. Il finit par oser se relever, épiant prudemment les événements par un coin de sa fenêtre. C'est alors qu'il vit l'incendie, qui ravageait déjà une bonne moitié de l'édifice. Il se précipita sur son téléphone pour appeler les pompiers, mais avant même qu'il ait pu composer le numéro, le feu atteignit les labos, et une violente explosion souffla la fenêtre de sa loge, le projetant à terre dans un déluge de verre brisé. Il ne vit pas ce qui se passa ensuite. Il se réveilla au milieu du matin suivant, sur un lit d'hôpital, le crâne bandé et les oreilles sifflantes. Dans l'après-midi, un collègue de Patterson vint lui poser des questions, qu'il peina à comprendre à travers sa surdité traumatique. Quand il sut tout ce que le vieil homme savait, il se

leva pour partir, mais le gardien l'arrêta pour demander si quelqu'un avait survécu. L'homme fit non de la tête. Il voulut savoir si quelqu'un reviendrait au centre, s'il aurait de nouveau son emploi. L'homme haussa les épaules et sortit sans plus de cérémonie. Le vieux garde en déduisit que personne ne verrait d'objection à ce qu'il s'installe dans la loge, qui était plus grande et plus moderne que le taudis où sa femme et lui vivaient alors. À ce point, il s'arrêta et jeta à Mo un regard mêlé d'espoir et de suspicion. Ce dernier le rassura : il n'avait pas l'intention de le chasser. Il réalisait peu à peu que le destin venait de le libérer de ses chaînes. Aux yeux de tous, il était probablement mort, que ce soit dans la jungle ou dans l'incendie du laboratoire. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire ensuite, ni de comment il allait pouvoir regagner son pays, mais il était à nouveau maître de son avenir.

Table des matières

Prologue	3
Chapitre 1	10
Chapitre 2	16
Chapitre 3	23
Chapitre 4	32
Chapitre 5	38
Chapitre 6	44
Chapitre 7	51
Chapitre 8	57
Chapitre 9	62
Chapitre 10	67
Chapitre 11	71
Chapitre 12	76
Chapitre 13	80